
7



ERIE FRANÇAISE

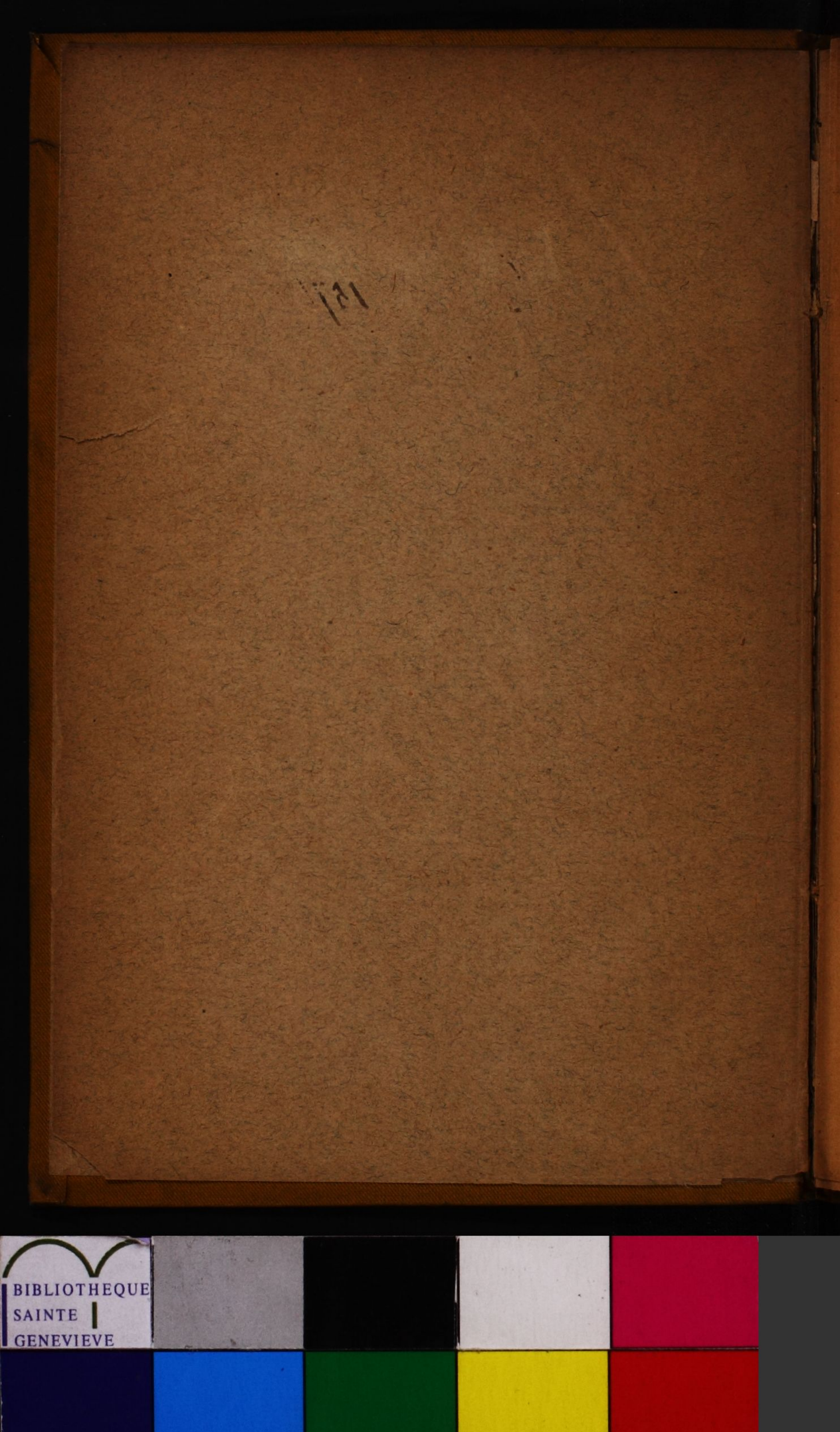
SEINE-ET-OISE

PAR

E.-H. VALARAY

PARIS

CUREL, COUGIS & Cie


BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

SEINE-ET-OISE



Galerie Française

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

LOUIS MAINARD

Ancien chef-adjoint du cabinet de M. le Ministre de l'Instruction publique, Lauréat de l'Académie française.

AVEC LA COLLABORATION DE :

Recteurs, Inspecteurs généraux de l'Université, Inspecteurs d'académie, Inspecteurs primaires, Doyens de Facultés des lettres, Professeurs agrégés des lycées et collèges, Publicistes, etc., etc.

Mettre dans les mains de nos écoliers français un livre de lecture qui fasse revivre à leurs yeux et grave dans leur esprit, le passé historique de la terre natale avec son cortège d'illustrations et de célébrités, tel est le but de la « Galerie Française ».

Divisée en quatre-vingt-six volumes — un par département — cette Galerie est, au premier chef, une œuvre de patriotisme et constitue un précieux instrument d'éducation civique : elle élargit heureusement, dans le sens local, jusqu'à ce jour un peu négligé, le champ des connaissances historiques de l'écolier; elle impose à l'esprit de ce dernier le souvenir des gloires ou des mérites d'hommes qui sont nés du même sol que lui et ont immortalisé ce berceau commun, et, réchauffant par là son culte pour la terre de la Patrie, elle exploite noblement, pour la plus pure édification de la Jeunesse, le grand héritage de nos pères, si riche en glorieux exemples, si prodigue de fières leçons.

La rédaction des quatre-vingt-six livres qui composent la « Galerie Française » a été demandée aux plumes les plus autorisées; il suffira de citer quelques noms : MM. Régis Artaud, inspecteur d'académie, chef du Cabinet de M. le Ministre de l'Intérieur, président du Conseil; Compayré, recteur de l'Académie de Poitiers; Causeret, inspecteur d'académie, docteur ès lettres; Chanal, inspecteur d'académie; Delaage, professeur à la Faculté de Montpellier; Adrien Dupuy, professeur agrégé au lycée Lakanal; A. Durand, secrétaire de l'Académie de Paris; Duplan, inspecteur général de l'Université; E. des Essarts, doyen de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand; Flourens, ancien ministre des Affaires étrangères; Guillon, agrégé d'histoire, docteur ès lettres; Martel, inspecteur général de l'Université; Métivier, inspecteur général honoraire; Fleury-Ravarin, Conseiller d'Etat; Riquet, professeur à l'Ecole alsacienne; A. Theuriet, lauréat de l'Académie française; Sevin-Desplaces, conservateur à la Bibliothèque Nationale; Tranchau, ancien proviseur du lycée d'Orléans; etc., etc.

Chacun des livres de la « Galerie Française » forme un in-18 jésus, tiré sur beau papier, illustré de portraits gravés sur bois et cartonné avec titre spécial.

Prix du volume : 1 fr. 20.

GALERIE FRANÇAISE

SEINE-ET-OISE

PAR

E.-H. VALARAY
PUBLICISTE



PARIS
CUREL, GOUGIS & Cie
ÉDITEURS
3 et 5, place de Valois

SEINE-ET-OISE

Le département de Seine-et-Oise a une superficie territoriale de 560.386 hectares, divisée en 6 arrondissements, 37 cantons, 689 communes. Sa population est de 628.590 habitants. Il fait partie de la première Conservation des forêts.

Commerce et industrie. Grâce à l'école de Grignon qui propage les nouvelles méthodes et les nouveaux instruments, l'agriculture est très avancée, et il s'y fait un assez grand commerce de grains; papeteries et fabriques d'étoffes à Essonnes; forges d'Athis; exploitation de plus de 500 carrières; moulins à farine à Corbeil. Produits de la manufacture nationale de porcelaine de Sèvres et d'arbustes des pépinières de Versailles.

Armée, justice et cultes. Le département est compris dans le 2e corps d'armée pour l'arrondissement de Pontoise, dans le 3e corps pour les arrondissements de Mantes et de Versailles, dans le 4e corps pour l'arrondissement de Rambouillet et dans le 5e corps pour les arrondissements d'Etampes et de Corbeil; ses tribunaux sont du ressort de la Cour d'appel de Paris; le diocèse de Versailles est suffragant de l'Archevêché de Paris.

Instruction publique. Académie de Paris. Enseignement secondaire : Ecole normale supérieure d'enseignement supérieur secondaire pour les jeunes filles, à Sèvres, Lycée Hoche, Lycée de jeunes filles; collèges à Etampes et à Pontoise. Enseignement primaire : Ecole normale supérieure d'enseignement primaire (instituteurs) à Saint-Cloud. Ecoles normales d'instituteurs et d'institutrices à Versailles; cours normal libre d'institutrices protestantes à Boissy-Saint-Léger; école professionnelle à Versailles; écoles primaires supérieures de garçons, à Dourdan, de filles à Versailles. Cours complémentaires de garçons et de filles. Il y a 1.021 écoles primaires publiques (342 de garçons, 310 de filles, 369 mixtes) et 84 écoles maternelles, recevant 56.795 enfants de 6 à 13 ans. Il y a 388 caisses d'épargne scolaires et 456 caisses des écoles. D'après le degré d'instruction des conscrits de la classe 1891, le département occupe le 20e rang (le nombre des conscrits sachant au moins lire est de 91,1 sur 100.)

PAYS ET GENS

Comme le jardin environne la maison, le département de Seine et Oise environne Paris et le département de la Seine.

Il passe, à juste titre, pour un des plus beaux et des plus riches de France. Sur le parcours immédiat des grandes voies ferrées qui partent de Paris en se dirigeant dans tous les sens, sur celles d'Orléans, de l'Ouest, de Lyon et de Sceaux, la vue ne rencontre, sans presque aucune interruption, que de belles villas situées au milieu de jardins artistement dessinés et soigneusement tenus; que de superbes châteaux entourés de beaux parcs aux allées d'arbres séculaires; puis, servant à peu près partout de cadre à ces tableaux, des collines d'une hauteur moyenne de 175 mètres; sur ces collines, des bois, dont quelques-uns de très vaste étendue : dans le département même sont les belles forêts de Versailles, de Saint-Germain, de Rambouillet et de Meudon. Çà et là, quelques vallées étroites et profondes, dont les plus connues et fréquentées sont celles de l'Orge et de l'Yvette, au sud du département.

C'est surtout dans la vallée de l'Orge, principalement entre la Seine et la colline où s'élève la vieille tour de Montlhéry, que se rencontrent ces propriétés dont nous venons de parler, d'un si agréable coup

d'œil pour le voyageur. Le touriste y va chercher les beaux sites des hauteurs rocheuses de Rochefort en Yvelines, et des petites Alpes de Saint-Chéron.

La vallée de l'Yvette, ruisseau affluent de l'Orge, est plus profonde; elle apparaît bordée de collines boisées, qui forment de leur côté de charmants vallons latéraux dont le plus remarquable est celui des Vaux, de l'ancienne Abbaye de Cernay, rendez-vous favori de la plupart des artistes parisiens.

Le chef-lieu du département est Versailles, ville que la royauté de Louis XIV a rendue célèbre et dont le château a été le centre de la diplomatie européenne au XVIIIe siècle, ainsi que le berceau de presque toute la descendance du Grand Roi.

Versailles a d'autres souvenirs historiques malheureusement moins brillants pour notre sentiment national, et de date plus rapprochée. C'est dans le palais même du triomphateur de Nimègue que fut proclamé, le 18 janvier 1871, le nouvel Empire allemand, et que les souverains d'avant 1866 firent échange de leur couronne contre le casque du Brandebourg.

L'Assemblée nationale élue à la fin de la guerre alla siéger à Versailles. Cette assemblée, l'une des plus royalistes de ce siècle, n'en fut pas moins obligée d'obéir à la force des choses, et de voter, le 25 mai 1875, la Constitution en vertu de laquelle notre pays entra, par la voie de la légalité, dans le régime républicain.

Après Versailles, les villes ou les endroits les plus remarquables sont :

SAINT-GERMAIN-EN-LAYE, située près de la belle forêt de ce nom, et célèbre par son château qui remonte

au temps de François Ier, et surtout par sa magnifique terrasse, l'un des chefs-d'œuvre de Le Nôtre, laquelle domine toute la vallée de la Seine.

Meudon et Saint-Cloud, dont les beaux châteaux historiques ont été détruits par l'artillerie allemande, et où il ne reste que de belles terrasses, datant également de l'époque de Louis XIV.

Etampes, Pontoise, Mantes et Corbeil, villes très anciennes, que leur proximité de Paris voue à peu près exclusivement au commerce des grains, de la farine, et aux industries de meunerie.

Rambouillet, avec un château historique encore debout et une forêt qui couvre 13.000 hectares.

Montmorency, également près de la forêt du même nom, berceau de l'une des plus anciennes et plus célèbres familles de France.

Enghien, lieu de villégiature estivale pour les Parisiens empêchés d'aller plus au loin ; assez beau lac, de 1,000 sur 300 mètres. — Forges-les-Bains, en conditions analogues.

Saint-Cyr, école de préparation militaire des futurs officiers de l'armée française, établie là par Napoléon Ier sur une des fondations de Louis XIV.

Dourdan, petite ville industrieuse, où se trouve encore un vieux château fort du VIIIe siècle. — Montfort-l'Amaury avec même souvenir.

Sèvres, que sa manufacture de porcelaines a rendu célèbre dans le monde entier.

Le département de Seine-et-Oise est traversé dans toute son étendue par la Seine. Le fleuve y forme par ses nombreux détours, surtout en sortant de Paris et en remontant vers le Nord, une succession de bassins d'aspect infiniment varié.

La Seine entre dans le département au-dessous de la pittoresque ville de Corbeil, et après avoir passé au pied des petites colllines de Ris-Orangis et de la forêt de Sénart, pénètre à Choisy-le-Roi dans le département qui porte son nom, s'y grossit d'un tiers par l'affluence de la Marne, et en ressort dans le vallon de Sèvres. De là, elle reprend sa route dans le département de Seine-et-Oise, en suivant les prolongements de nombreuses hauteurs qui fuient en s'arrondissant à l'horizon vers les forêts ou bois de Saint-Germain; passe ensuite à Meulan, Mantes, Limay, Rosny, Bonnières, et entre enfin dans le département de l'Eure, au confluent de la jolie rivière d'Epte.

Quant à l'Oise qui a dû donner son nom au département pour aider à le distinguer de ceux de la Seine et de l'Oise, elle y pénètre au nord-est de l'arrondissement de Pontoise et va tomber dans le fleuve à Conflans-Sainte-Honorine.

Des habitants de ce département on ne saurait rien énoncer de caractéristique : ce sont ceux de l'ancienne Ile-de-France, et par conséquent, sauf dans le nord des arrondissements de Pontoise et de Mantes, exactement ceux de Paris même. Or, de génération en génération, de toutes les provinces de France autrefois, de tous les départements aujourd'hui, toute une population est venue se fixer à Paris, s'y marier et fonder des familles, qui n'ont rien de commun entre elles que le lieu de naissance, rien de semblable que l'habitation dans la grande cité. Quand ces familles ont un peu d'aisance ou en ont acquis, elles rayonnent en villégiature tout autour de Paris, et là se reproduit à peu près le même cas

général. On ne peut donc pas faire, pour la Seine-et-Oise une esquisse de l'esprit local. — Ce que nous pouvons toutefois dire ici, c'est que presque tous les hommes dont nous allons parler appartenaient à des familles originaires de l'endroit où ils sont nés eux-mêmes.

A. — ROIS DE FRANCE

Le département de Seine-et-Oise a vu naître huit rois : tous ont joué un rôle important dans notre histoire; leur caractère et les événements qui ont marqué leur règne sont trop connus de nos lecteurs pour que nous ayons à les rapporter ici. Nous nous bornerons à donner les noms de ces rois, avec la date de leur naissance et celle de leur mort. Ce sont :

Philippe-Auguste, 1165-1232 ; Louis IX, 1215-1270; Philippe III, 1245-1285; Henri II, 1519-1559; Louis XIV, 1638-1715; Louis XVI, 1754-1793; Louis XVIII, 1755-1824; Charles X, 1757-1836.

B. — SOLDATS ET MARINS

Simon de Montfort (1150-1218).

Ce personnage offre un exemple de la fureur à laquelle le fanatisme peut entraîner un homme.

Il fit d'abord partie de la seconde croisade, alla en

Palestine, et s'y distingua par sa bravoure. Quelques années après son retour, il fut élu chef de la croisade à diriger contre les malheureux Albigeois. Dans cette guerre religieuse en apparence, destinée en réalité à servir l'ambition de quelques barons, Simon de Montfort se signala par un courage extraordinaire mais que sa cruauté réussit à dépasser. A la prise de Béziers (1209) il ordonna le massacre général des habitants, et comme on lui présentait à ce sujet quelques observations : « Tue, tue! s'écria-t-il, Dieu saura bien reconnaître les siens. » — D'autres ont attribué ce triste propos au légat du Pape; d'autres enfin l'ont nié. — Quatre ans après, il défit à Muret l'armée de Pierre II d'Aragon qu'il tua, dit-on, de sa main; cette victoire le mit en possesion des Etats du comte Raymond de Toulouse. Le Pape, en confirmant cette usurpation, se rendit complice de toutes ses violences.

Toulouse ayant chassé ses soldats, il revint avec une armée, l'assiégea et l'eût probablement inondée de sang, si une forte pierre adroitement lancée des murailles, n'eût, en tuant ce monstre, débarrassé bien à propos la terre.

Villiers de l'Isle-Adam (1384-1437).

D'une ancienne famille de barons, Villiers suivit comme ses aïeux la carrière des armes. Il s'attacha d'abord au parti des Anglais, ou plutôt à celui du duc de Bourgogne, pour le compte duquel il s'empara de Paris. Le duc, ayant qualité de lieutenant général du Royaume, le nomma pour ce fait d'armes maréchal de France; mais le roi d'Angleterre, étant venu prendre possession de Paris, se trouva froissé des allures indépendantes du guerrier français : il ordonna de

l'enfermer à la Bastille et, de là, l'eût envoyé à l'échafaud, s'il n'avait craint de s'aliéner le duc de Bourgogne. A la réconciliation de ce dernier avec Charles VII, l'Isle-d'Adam reçut le commandement d'un corps de troupes royales, avec lequel il combattit avantageusement contre les armées du roi d'Angleterre. Repassé plus directement au service de Philippe de Bourgogne, il fut tué dans une émeute à Bruges.

Général Leclerc (1772-1802).

Né à Pontoise, fils d'un de ces négociants en farine que l'on trouve encore en assez grand nombre dans cette ville, Leclerc s'engagea comme volontaire dès les premiers jours de la Révolution. Deux ans après, nous le trouvons capitaine au siège de Toulon, où il se lie intimement avec Bonaparte, le suit dans sa campagne d'Italie et en revient général de brigade pour épouser la sœur de son protecteur qui fut plus tard la princesse Borghèse. Désigné ensuite comme chef d'état-major de Berthier, il fit réussir le 18 brumaire, en se mettant à la tête des grenadiers qui expulsèrent à la baïonnette le conseil des Cinq-Cents. Nommé aussitôt général de division, il partit à l'armée du Rhin, servit sous Moreau et sut contribuer à la victoire de son chef à Hohenlinden. Le premier Consul le choisit ensuite pour commander l'armée d'expédition contre Saint-Domingue : quelques jours après son débarquement, Leclerc fut atteint de la fièvre jaune et mourut. Il avait 31 ans à peine. Sa mort fut fatale à cette expédition.

Hoche (Lazare) (1768-1797).

Le général Hoche est l'un des plus beaux caractères de la Révolution française et l'une de ses plus glorieuses figures militaires. On peut dire que nul, plus que lui, n'a incarné cette conception démocratique



admise aujourd'hui chez presque tous les peuples : l'homme de la société moderne, quelle que soit la modestie de son origine ou les misères de ses commencements, peut s'élever par son mérite au premier rang de la hiérarchie sociale.

Lazare Hoche naquit à Versailles le 24 février 1768. — Il était fils d'un simple garde des communs royaux,

et en 1782, il fut admis comme aide-palefrenier dans les écuries du Roi. Son père étant mort, le jeune adolescent, auquel son humble emploi ne procurait encore aucuns gages, ne trouva un peu de secours et d'appui qu'auprès de l'une de ses tantes, fruitière à Versailles. A cette brave femme, il ne demandait de l'argent que pour acheter des livres, et ces livres, il en faisait ses compagnons de jour et de nuit.

Deux ans après, porté par vocation au métier des armes, il réussit à se faire admettre dans le régiment des gardes françaises. Il n'avait encore que seize ans, mais sa stature et sa vigueur physique lui faisaient accorder facilement vingt ans.

On le vit monter des gardes et se charger de corvées, toujours dans le même but : se procurer des livres. Dans les journées d'octobre 1789, il prit part à la défense du château et fut remarqué par La Fayette, qui l'engagea dans l'un des régiments de Paris avec le grade d'adjudant. En 1792, il reçut l'épaulette et fut nommé lieutenant dans le régiment de Rouergue.

Ayant dès lors les loisirs de l'officier, il reprit ses études et les concentra sur la science militaire. Envoyé avec son régiment au siège de Thionville, il ne tarda pas à se signaler à l'attention du général qui le choisit comme aide de camp. Le corps de siège rejoignit l'armée de Dumouriez, et le jeune officier prit part à la journée de Nerwinde. Après la défection de Dumouriez, son chef et lui revinrent à Paris.

Hoche, qui avait conçu tout un plan de campagne, sollicita du Comité de salut public une audience, où il exposa ses vues avec tant de netteté qu'il les vit admettre par les membres du Comité. Ceux-ci lui

expédièrent le brevet d'adjudant général et lui conférent la mission de protéger Dunkerque contre les troupes du duc d'York. Hoche arrive, ranime, par ses discours et par son exemple, la confiance ébranlée de la garnison, l'établit dans un camp retranché en dehors de la ville, tient tête à toutes les attaques et immobilise les troupes d'investissement jusqu'à ce que la victoire de Houchard à Hondschoote les oblige à suivre la retraite de l'armée anglaise.

Cette heureuse défense de Dunkerque ouvrit à Hoche le chemin des hauts grades. Il fut nommé général de brigade, et peu après, favorisé par un vide survenu dans les cadres, général de division. C'est en cette qualité qu'il reprit aux ennemis la ville de Furnes.

Le commandement de l'armée de la Moselle étant à donner, le Comité de salut public résolut de le confier au jeune général qui semblait devoir être un favori de la fortune des armes. Il n'avait alors que 24 ans. Ainsi que nous l'avons vu, il ne devait absolument rien à la naissance ; il ne devait pas davantage aux moyens d'action que la richesse procure ou permet d'employer : il n'en était pas moins arrivé, en deux campagnes seulement, à parcourir toute l'échelle des grades, mais chacun d'eux avait été la récompense ou d'une inspiration heureuse ou d'une action d'éclat.

Le fameux bataillon de la Moselle était devenu l'armée de ce nom, armée dépourvue des éléments qui donnent à des troupes la solidité nécessaire. Hoche renouvela ce qu'il avait réalisé précédemment avec la garnison de Dunkerque : il ranima d'abord la confiance de ses soldats. L'armée prussienne avait envahi l'Alsace et l'occupait tout en-

tière; de plus, elle assiégeait Landau, et la chûte de cette place n'était qu'une question de temps. Le jeune commandant en chef de l'armée française conçut le projet de délivrer la place, et comme contre-coup, d'obliger le restant des troupes d'occupation à évacuer complètement la province. Mais il avait affaire à des troupes solides, et commandées par un des plus habiles manœuvriers de l'Europe: le duc de Brunswick. Hoche, plein de confiance dans la valeur des siennes, et un peu aussi dans sa propre science militaire, alla lui livrer bataille dans sa forte position de Kaiserlautern. Repoussé le premier jour, il le fut également le second, et ne réussit pas mieux le troisième. Alors il recula, fit reposer ses troupes, et, quinze jours après, reparut avec un autre plan.

Laissant une division sur la Sarre, afin de cacher son mouvement, il traversa les Vosges par un affreux temps, et sachant que Pichegru manœuvrait sur la gauche de Wurmser, il se porta sur la droite du général autrichien, qui, sentant le danger, recula rapidement. Hoche le poursuit de même, l'atteint à Wissembourg, le met en déroute, et, s'avançant avec toutes ses forces vers Landau, en fait lever le siège. Il poursuit alors la seconde partie de son plan de campagne, reprend successivement Germesheim, Spire, Worms, et amène enfin l'évacuation de toute l'Alsace.

Mais tant d'heureux succès devaient être suivis de presque autant d'amertumes. Un redoutable envieux de ces succès surgit en Pichegru. Ce général, furieux d'avoir été placé sous le commandement de Hoche, ne cessa d'intriguer auprès de Saint-Just et de Lebas, commissaires de la Convention à l'armée de la

Moselle. Hoche n'avait pas songé qu'il dût se faire leur courtisan ; Pichegru adopta ce rôle et y réussit. Le rapport des deux commissaires au Comité de Salut public attribua en conséquence tout le succès de Wissembourg aux combinaisons de Pichegru ; il lui attribua même le mérite d'avoir débloqué Landau. Hoche protesta, établit la fausseté des affirmations du rapport, mais il y apporta tant de vivacité que Robespierre, incité par Saint-Just, le prit en suspicion et résolut de le perdre. N'osant le faire arrêter au milieu de ses soldats, qui l'adoraient, on lui adressa l'ordre de se rendre à l'armée d'Italie pour en prendre le commandement : un autre ordre, celui-là d'arrestation et de citation à la barre de la Convention, l'attendait à Nice. Ramené à Paris en criminel, il fut enfermé à la Conciergerie et n'en sortit vivant que grâce au 9 thermidor.

Rendu à la liberté, il ne tarda pas à être investi du commandement des armées de la Vendée, et montra dans ce nouveau poste que les qualités de l'homme politique s'alliaient chez lui à celles du général.

Jugeant qu'il avait devant lui, non des ennemis dans le sens même du mot, mais des concitoyens aveuglés ou égarés, il essaya de la conciliation avant même d'en avoir reçu l'ordre ; toutefois les passions des deux partis étaient trop surexcitées, pour que ce moyen pût aboutir.

Tout à coup, la consternation se répand dans toute la Bretagne : on vient d'apprendre la descente des émigrés à Quiberon. Au milieu du désarroi général, Hoche ne perd pas son sang-froid ; il réunit rapidement ses troupes éparses, et profitant de l'inaction de l'armée royaliste, il s'empare d'Auray, emporte

le fort et bloque les émigrés dans la presqu'île, ce qui oblige les uns à se rembarquer, les autres à capituler. La Convention ayant envoyé à leur sujet des ordres sanguinaires, Hoche refusa de les exécuter : il remit le commandement à l'un de ses divisionnaires et remonta vers Saint-Malo. Deux mois après, le Directoire lui envoya des pouvoirs illimités, avec la mission de pacifier la Vendée.

Le général se mit en route pour ce pays, en fit occuper immédiatement les points militaires, rassura les habitants par la promesse formelle de respecter leurs personnes et leurs biens, puis, empruntant la tactique des insurgés, il les combattit au moyen de colonnes mobiles, qui, se portant d'une position militaire à l'autre, nettoyaient en quelque sorte le pays sur leur passage. Charette et Stofflet, de jour en jour plus affaiblis devant un adversaire qui renouvelait constamment ses forces, furent pris les armes à la main, et fusillés en vertu de lois édictées contre eux spécialement. Le vainqueur s'occupa ensuite de pacifier l'Anjou, la Bretagne, le Maine et la Normandie, et il eut le bonheur d'y réussir sans avoir à verser de nouveau le sang français. Aussi le Directoire, par un décret de juillet 1796, déclara-t-il que l'armée de l'Ouest et son général avaient bien mérité de la Patrie.

Débarrassé des soucis de l'intérieur, le jeune général conçut un plan que Napoléon devait reprendre en partie plus tard : celui d'un débarquement en Angleterre, ou plutôt en Irlande. Il sut le préparer dans le plus grand mystère, et, sans qu'on en soupçonnât rien, embarquer le corps expéditionnaire.

On était malheureusement en hiver : le vaisseau

du général, séparé de la flotte par le mauvais temps, aborda seul en Irlande et fut naturellement contraint de reprendre la mer pour revenir en France où il ne parvint, qu'après avoir subi de nouvelles avaries et couru plusieurs fois le risque de tomber aux mains des croiseurs anglais.

Hoche rentra à Paris et chercha un peu de repos : le chagrin de son échec l'avait rendu malade. Pour le remettre et le consoler, le Directoire lui donna le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse, la plus belle que l'on ait pu voir sous la Révolution française ; exercée, disciplinée, pourvue d'un excellent matériel, elle ne comptait pas moins de 80.000 hommes.

Avec une pareille armée et un tel général, la campagne ne pouvait qu'être brillante, et elle le fut en effet. Hoche franchit le Rhin sous le feu même de l'ennemi, culbute ce dernier, court sur le gros de l'armée autrichienne, l'attaque à Neuwied, la refoule à Ukerath, la bat à Allentrinchen, à Dicdorff, et s'empare de Wetzlar sans coup férir. En cinq jours, l'armée française avait parcouru trente et une lieues, et livré, partout victorieuse, cinq combats et deux batailles ; l'armée autrichienne avait laissé entre nos mains 8.000 prisonniers et 29 canons.

Rien ne semblait devoir arrêter le glorieux vainqueur et ses soldats, lorsqu'il reçut la nouvelle que le général Bonaparte, triomphant de son côté, venait de signer un armistice avec l'archiduc généralissime. Il suspendit aussitôt tout mouvement, s'arrêtant net au milieu de son triomphe ; il établit son quartier général à Witzlar, sollicita un congé et, l'ayant obtenu, revint à Paris. Il y trouva la lutte engagée

entre le Directoire et les Conseils, c'est-à-dire entre les Républicains et les partisans secrets de la Monarchie. Hoche, avait d'autant plus désapprouvé les excès de la Révolution qu'il avait, nous l'avons vu, failli en être la victime, mais il ne lui paraissait pas cependant que rien pût être substitué au nouvel ordre de choses. Le Directoire, absolument républicain, sauf Barras, résolut de faire appel à sa loyauté et de lui déléguer tout le pouvoir militaire. Pressenti à ce sujet, le général répondit simplement : « Je vaincrai tous les ennemis de la République, et quand j'aurai sauvé ma patrie, je briserai mon épée. »

Pour exécuter son plan, il envoya un ordre de rappel à quelques-unes de ses troupes, mais ce mouvement ne pouvait passer inaperçu. Une violente clameur s'éleva dans les deux Conseils contre le général Hoche et contre le Directoire qui, pris de peur, envoya aux troupes rappelées l'ordre de retourner à l'armée du Rhin. Indigné de tant de faiblesse et ayant à cœur de justifier sa conduite, Hoche demanda sa mise en jugement. Le Directoire exécutif rejeta naturellement sa demande, et l'invita à rejoindre son quartier général : il en reprit la route, mais à peine y fut-il arrivé, qu'il tomba subitement et violemment malade. Atteint de douleurs brûlantes, il cracha le sang, et les douleurs redoublant, perdit entièrement la voix. L'une de ses dernières paroles fut celle-ci : « Suis-je donc comme Hercule, enveloppé de la tunique empoisonnée de Nessus ! » Le 15 septembre 1797, la Révolution voyait disparaître avec lui l'une de ses illustrations les plus pures. Heureux eût été l'infortuné général, s'il lui eût été donné de tom-

ber dans une immortelle journée, ainsi que Marceau, Joubert et Desaix, le drapeau de la France à la main, au lieu d'expirer misérablement sous sa tente!

L'ouverture du corps, ordonnée par son état-major, établit un empoisonnement, dont il serait d'ailleurs difficile de préciser le motif. — Ce qu'il y a de certain, c'est que les ennemis qu'il avait à Paris, notamment Pichegru, alors du parti du général Bonaparte, ne cessèrent d'intriguer pour lui faire retirer la mission délicate que le Directoire avait voulu lui confier. Cette mission, qui aboutit au coup d'Etat de Fructidor, fut donnée à Augereau, soldat brutal, dont la valeur intellectuelle n'était pas à redouter, et d'ailleurs tout dévoué à Bonaparte.

Le Directoire, en ordonnant de rendre au commandant de l'armée de Sambre-et-Meuse les plus grands honneurs, décida que son corps serait amené à Pétersberg et inhumé à côté de celui de Marceau. En même temps, une grande marche funéraire fut organisée au Champ de Mars, en l'honneur de ces deux héros, cérémonie renouvelée des temps antiques comme la plupart des fêtes de la Révolution.

On peut dire du général Hoche qu'il représente à la fois l'idéal du soldat, du citoyen, et de l'homme. Général en chef à 24 ans, mort à 29, il acquit en 5 ans une gloire qui le place au rang de nos premiers capitaines. — Fier, et peut-être ambitieux, il ne s'en montra pas moins, en toutes circonstances, généreux et désintéressé. Pendant son passage en Vendée, il adoucit, autant que cela fut en son pouvoir, les horreurs inhérentes à la guerre civile; il y fit preuve des vertus du citoyen. — Captif, il donna à l'étude toutes ses heures de prison, il s'efforça d'y rendre son es-

prit plus sérieux et plus réfléchi; menacé de l'échafaud, il conserva sa tranquillité d'âme et prouva qu'il y avait en lui, dans toute l'acception du mot: un homme.

Voilà pourquoi, depuis son établissement définitif, la République célèbre chaque année une fête à Versailles, en l'honneur de cette grande mémoire.

Berthier de Wagram (Pierre-Alexandre), (1755-1815).

Né à Versailles, Berthier était le fils aîné d'un ingénieur distingué, directeur, sous Louis XV, du dépôt de la guerre; son père lui fit donner une éducation toute militaire et le destina à l'arme du génie. A dix-sept ans, le jeune homme était nommé officier dans le corps royal de l'état-major, qu'il quitta quelques années après pour passer dans l'infanterie. Il fit partie de l'expédition de La Fayette en Amérique, avec le grade de capitaine; il en revint avec celui de colonel, ce qui constituait un avancement rare pour un officier dont le père n'avait que des lettres de noblesse.

Nommé en 1789 major général de la garde nationale de Versailles, poste qu'il occupa deux ans, à Versailles d'abord, à Paris ensuite, il fit à l'occasion tous ses efforts pour protéger le roi et sa famille. A la fin de 1791, promu adjudant général, il se rendit avec Necker à Metz, pour y remettre à Rochambeau et à Luckner le bâton de maréchal; ce dernier le retint comme chef de son état-major. Envoyé de là en Vendée, il rendit de grands services à d'inexpérimentés généraux en chef, en levant les plans du pays. Le général Kellermann, qui était chargé d'opérer en Italie,

demanda et obtint l'envoi de Berthier à son état-major, et ce fut Berthier qui eut la sage inspiration de faire occuper par l'armée de son général la ligne de Borghetto, qui arrêta la marche de l'ennemi. Bonaparte avait depuis longtemps apprécié ses talents; aussi s'empressa-t-il, à son départ pour l'Italie, de le demander au Directoire. Berthier justifia cette confiance; il rendit les plus grands services au jeune général par sa connaissance approfondie des cartes, ainsi que par l'intelligente impulsion qu'il sut donner à l'état-major. Il excellait, grâce à l'expérience acquise du métier de la guerre et aux études spéciales qu'il avait faites, à rendre un compte précis et complet des manœuvres effectuées par l'armée; de plus, sur un champ de bataille, il savait saisir l'heure exacte où il importait d'envoyer des ordres. Napoléon l'apprécia toujours sous ce rapport, et l'on dit qu'à Waterloo il exprima hautement son regret de ne pas l'avoir avec lui.

A son retour à Paris et pendant le séjour qu'il y fit, le vainqueur d'Italie remit à son chef d'état-major le commandement de l'armée, et ce fut Berthier qui alla occuper Rome et proclamer la République romaine. Mais comme, en définitive, excellent en sous-ordre, il n'avait pas assez de fermeté dans le caractère pour exercer le commandement en chef, le désordre se mit dans l'armée française et devint tel que le Directoire envoya un autre commandant en chef. Berthier revint à Paris, Bonaparte eut toutes les peines du monde à l'en arracher pour l'emmener en Egypte; il eut d'ailleurs compassion de sa nostalgie sur la terre d'Orient, et il n'oublia pas de l'en ramener. Berthier paya sa dette de reconnaissance en se

dévouant aveuglément à son chef, pendant les journées de Brumaire.

Dès que le premier Consul fut maître de la situation, son chef d'état-major devint son ministre et fut chargé de la formation de la seconde armée d'Italie. A Marengo, Berthier fit tout son possible pour réparer l'une des rares fautes de son général : celui-ci, comme on sait, rendit le sort de la journée douteux en déployant son armée dans la plaine en face de la cavalerie et de l'artillerie autrichiennes, deux fois plus fortes que la cavalerie et l'artillerie françaises. Desaix, par son courage, Berthier par ses mesures, parvinrent à ramener enfin la fortune du côté de nos armes.

Rentré en France, il reprit des mains de Carnot le portefeuille de la Guerre. Le sénatus-consulte qui conféra au premier Consul le titre d'Empereur devint pour son ministre une source d'infinies faveurs. Il fut créé maréchal de l'Empire, grand veneur, colonel, général et enfin, en 1806, prince de Neufchâtel et de Valengin. Dès lors, à l'exemple des souverains, il ne signa plus rien que de son prénom Alexandre. On voit bien que la Révolution, dont Napoléon se disait le continuateur, avait dévié de sa ligne démocratique.

A Iéna, à Friedland, à Ekmühl, et surtout à Wagram, dont le nom lui resta comme glorieuse récompense, le chef d'état-major général fit admirer son sang-froid et son expérience des champs de bataille.

Il désapprouva la campagne de Russie, mais il y suivit naturellement l'Empereur. Ici commence la seconde phase de sa vie, de beaucoup moins glorieuse que la première. Dans la retraite de Russie on ne

retrouve plus l'habile chef d'état-major du passé. Il confond les ordres, prend d'inutiles mesures, se querelle avec les autres maréchaux et ne fait rien qui atténue l'immensité du désastre.

Aux événements de 1814, sa conduite est singulière et très peu honorable. Il abandonne l'Empereur, avant que celui-ci ait fait connaître son abdication. Il va plus loin, il accepte de se mettre à la tête des maréchaux et c'est lui, Berthier, que l'on trouve haranguant en leur nom Louis XVIII, et l'assurant du dévouement et de la fidélité des chefs de la vieille armée.

Porté sur la liste des pairs de France et maintenu dans la plupart de ses emplois, il hésite, au retour de l'île d'Elbe, mais suit néanmoins Louis XVIII à Gand. Traité, au retour des Bourbons, avec une grande froideur, il quitte la Cour et se retire dans la principauté de son beau-père, où il se voit assez mal accueilli. Dès lors, une sombre tristesse s'empara de lui.

Un matin d'octobre 1815, on le trouva étendu mort sur le pavé de la cour. On sait que bien des récits divers ont, surtout à l'époque, circulé sur cette fin étrange ; il est certain que jamais l'on n'a pu fournir de version satisfaisante. Sa mort ne paraît pas, en somme, avoir été naturelle.

Barra (le jeune) (1780-1793).

Cet enfant héroïque a donné au monde un bel exemple d'affection filiale et de dévouement patriotique.

Entraîné par le souffle d'indignation qui secouait toute la France, il réussit à se faire enrôler dans un

régiment qui fut envoyé en Vendée. Toutefois, bien qu'on le jugeât robuste pour son âge, il n'y fut admis qu'en qualité de tambour.

A peine arrivé au régiment, il apprit que sa mère était devenue veuve : dès lors, il s'imposa de se réduire au plus strict nécessaire, afin de lui pouvoir envoyer régulièrement sa solde.

Après avoir, à l'affaire de Cholet, fait prendre deux Vendéens, il fut entraîné par son ardeur juvénile et se trouva seul. Les soldats vendéens eurent d'abord la pensée de l'épargner, mais ils le sommèrent de crier avec eux : Vive le Roi ! — Barra, les regardant bien en face, s'écria résolument : Vive la République ! Il tomba aussitôt, percé de coups de baïonnettes, en serrant sur son cœur la cocarde tricolore. Il n'avait que treize ans et demi.

La Convention, instruite de ce trait de courage et de cette fin héroïque, décida que le buste de Barra serait placé, à défaut de sa dépouille, dans le temple du Panthéon et que le récit de sa mort, encadrant une gravure, serait envoyé à toutes les écoles de France. Elle décréta de plus que, pour remplacer la solde qu'il envoyait à sa mère, chargée de famille, une pension annuelle de mille livres serait à titre national accordée à cette mère.

L'héroïsme du jeune Barra fut d'ailleurs célébré par tous les poètes et prosateurs de l'époque. C'est son nom que l'on retrouve dans l'une des strophes, la plus belle assurément, du *Chant du départ* :

> De Barra, de Viala, le sort nous fait envie ;
> Ils sont morts, mais ils ont vécu !

La petite ville de Palaiseau, glorieuse à juste titre

d'avoir donné le jour à cet enfant, a fait ériger sur sa place principale un monument commémoratif de l'acte d'héroïsme par lequel le jeune Barra entra dans l'immortalité à un âge où tant d'autres ignorent encore la vie.

C. — ÉCRIVAINS ET SAVANTS

Le Laboureur (1623-1675).

L'historien Le Laboureur naquit à Montmorency. Ayant dans sa jeunesse accompagné la maréchale de Guébriant, envoyée comme ambassadrice extraordinaire en Pologne, il fit paraître à son retour une relation de son voyage. Il en prit le goût des travaux historiques, écrivit l'histoire de son protecteur, le maréchal de Guébriant, tué à Rothweill en 1643, et fit suivre cette publication des *Tableaux nobiliaires* des rois de France et des Pairs du Royaume. Il traduisit ensuite le célèbre manuscrit latin de l'abbaye de Saint-Denis : *Histoire de Charles VI*, qui parut en 1663. — Appartenant au clergé, il fut nommé, en récompense de ses travaux, prieur de l'abbaye de Juvigné-du-Mans.

Vaillant (Sébastien) (1669-1722).

Né à Vigny, près de Pontoise, Vaillant montra, dès l'âge de cinq ans, un penchant décidé pour la botanique ; mais son père, ne voyant pas où cette vocation pourrait un jour mener l'enfant, préféra lui faire étu-

dier la musique. Le petit Sébastien y fit de tels progrès qu'à l'âge de douze ans, son maître étant mort, il lui succéda dans son emploi d'organiste d'une église de la ville.

En ses heures de loisir, il allait à l'hôpital assister au pansement des malades. L'idée lui vint d'étudier la chirurgie ; là encore il progressa si vite, qu'à peine âgé de vingt ans, il put être envoyé comme aide-chirurgien aux armées. Il assista en cette qualité à la bataille de Fleurus.

Venu à Paris après la paix, il alla entendre les leçons de Tournefort, et tout son goût pour la botanique se réveilla. Le maître le distingua promptement et se l'attacha. Aux manœuvres militaires de 1700, il fit la connaissance de Fagon, premier médecin de Louis XIV, qui le choisit à son tour pour secrétaire et pour aide et, quelques années après, lui fit accorder la direction du Jardin Royal. Le Roi, ayant ordonné d'y construire un amphithéâtre et un jardin de pharmacie, Vaillant y disposa les substances des trois règnes, dans l'ordre où elles se trouvent encore aujourd'hui.

Les cours de botanique qu'il faisait au Jardin Royal, sous le nom alors usité de démonstrateur, étaient suivis par un très grand nombre d'auditeurs. Les premiers savants de l'époque y allaient assister.

En 1716, Sébastien Vaillant fut appelé à l'Académie des sciences.

Ayant si complètement approfondi son étude des plantes, il jugea le temps venu d'inaugurer enfin sa propre méthode. Celle de Tournefort ne le satisfaisait point. Il jeta les bases de la sienne, dans son discours de 1717 à l'Académie : c'était la même que

Linné a eu, depuis, la gloire de développer, et qui s'appuie sur la division sexuelle des plantes.

Malheureusement la santé du savant professeur, affaiblie par de fatigantes recherches et par de longs travaux, ne lui permit pas d'être le fondateur de l'Ecole : il n'en a été que le précurseur.

A sa mort, survenue en 1722, il laissa l'herbier le plus complet et le mieux raisonné que l'on eût vu jusqu'alors. Son grand ouvrage : *le Botanicon parisiense*, resta inachevé ; il fut terminé et publié depuis par le savant hollandais Boerhaave.

Sébastien Vaillant ne laissa aucune fortune : à l'honneur de sa mémoire, il ne vécut que pour la science. Il aurait pu être riche. Fagon, qui, avons-nous dit, l'avait protégé particulièrement, fut soigné par lui pendant sa dernière maladie avec le plus entier dévouement. Pour lui en témoigner sa gratitude, il voulut lui faire obtenir les droits qu'il tenait de la munificence de Louis XIV, sur le commerce des Eaux minérales du Royaume : Vaillant refusa ce don, qui l'eût enrichi comme il avait enrichi son protecteur.

Saint-Simon (Le duc de) (1675-1755).

Louis de Rouvroy, duc de Saint-Simon, grand seigneur de la cour de Louis XIV, naquit au château de Versailles. Pair du Royaume, il appartenait à une famille très ancienne, dont il a prétendu que l'origine remontait à Charlemagne. On a dit avec raison de lui, qu'il était *féru* de noblesse.

C'est là ce qui gâte, en effet, non pas l'existence même de l'homme, qui fut honnête en toute l'acception du mot, mais l'œuvre splendide que le trop aris-

tocratique duc et pair a léguée à la postérité. Nous disons bien : à la postérité. On sait que, dans son testament, il spécifia formellement que ses *Mémoires* ne devaient être publiés que soixante-dix ans au moins après sa mort : ils ne virent le jour que quatre ans



même après ce long délai, c'est-à-dire en 1829, — leur auteur mourut octogénaire, en 1755. Il n'a pas, du reste, dépendu de bien des gens, qui les redoutaient, que ces Mémoires ne parussent pas.

Sous le titre de vidame de Chartres, il entra d'abord au service militaire, et il se distingua, quoique fort jeune, aux batailles de Fleurus et de Nerwinde.

Croyant avoir à se plaindre d'un passe-droit, il donna sa démission, et hérita bientôt des titres et charges de son père.

Il épousa la fille du maréchal de Lorges, et vint alors prendre résidence à la Cour. Tout en y remplissant avec une correction accomplie son rôle de courtisan, il y montra des allures indépendantes qui mécontentèrent le roi. Celui-ci toutefois, par considération pour son caractère et surtout pour ses vertus privées, n'osa jamais user de rigueur á son égard. Vers la fin du règne de Louis XIV, Saint Simon s'attacha au duc de Bourgogne, et, après la mort de ce prince, au duc d'Orléans. Il contribua, par son activité et son habileté, à lui faire accorder par le Parlement la Régence absolue, contrairement aux dispositions testamentaires du feu Roi. Aussi son crédit fut-il très considérable sous la Régence. Ce fut lui qui reçut la mission, en 1721, d'aller en Espagne y négocier le mariage du jeune Roi avec la fille de Philippe V. Ce monarque l'accueillit avec distinction, et lui conféra le titre de grand d'Espagne. Toutefois en butte, après la mort du Régent, à la haine du duc de Bourbon, devenu premier ministre, il vit tomber rapidement son crédit, et s'éloigna de la Cour. Retiré dans ses terres, il employa le reste de son existence à la composition de ces merveilleux *Mémoires* qui ont été, dans notre siècle, comme une résurrection de celui de Louis XIV.

Dans sa préface du Dictionnaire de l'Académie, édition de 1885, M. Villemain a déclaré Saint-Simon « l'incorrect, mais unique rival de Tacite et de Bossuet ». Cette appréciation de l'illustre critique est rigoureusement exacte. Le style des *Mémoires* est

quelquefois négligé ; la phrase apparaît d'autres fois enchevêtrée et demande à être suivie avec une attention qui fatigue, mais ces défauts disparaissent devant la puissante originalité de l'œuvre. Saint-Simon, soit qu'il ait les gens en amitié, soit qu'il les poursuive de son aversion, sait tracer leurs portraits d'une main magistrale ; quand il s'agit de les faire connaître à son lecteur, sa pensée devient rapide et concise ; c'est par là qu'il se rapproche en effet de Tacite. Dans l'appréciation des événements auxquels il a pris part, ou qu'il a vus s'accomplir en spectateur silencieux, comme dans le jugement à porter sur les hommes, il montre en général plus de sévérité que d'indulgence, mais ce jugement se trouve accompagné de considérations élevées ou émues qui atteignent souvent à la véritable éloquence, et c'est par là qu'il procède aussi de Bossuet.

« Saint-Simon, — a écrit aussi Sainte-Beuve, — est le plus grand peintre de son siècle. Jusqu'à lui, l'on ne se doutait pas de tout ce que peut fournir d'intérêt, de vie, de drame navrant et sans cesse renouvelé, les événements, les scènes de la cour, les revirements soudains, ou même le train habituel de chaque jour, les déceptions ou les espérances se réflétant sur des physionomies innombrables dont pas une ne se ressemble. Jusqu'à Saint-Simon, on n'avait que des aperçus et des esquisses légères de tout cela : le premier il a donné, avec toute l'infinité des détails, une impression saisissante de l'ensemble... Les peintres de cette sorte sont rares et il n'y a même eu jusqu'ici, à ce degré de verve et d'ampleur, qu'un Saint-Simon. »

Fourmont (Les frères) (1683-90 — 1745-46).

Natifs d'Herblay, les frères Fourmont comptent parmi nos plus anciens orientalistes. L'aîné, Etienne, dit *Fourmont l'aîné*, acquit de son temps une réputation très grande par sa connaissance des langues étrangères et surtout par son érudition en cette matière. Il composa de remarquables travaux sur le chinois, notamment sa célèbre *table* des 214 *clés de l'écriture chinoise*, travaux dont les recherches plus faciles et plus exactes de nos modernes ont naturellement amoindri la valeur.

Son frère, l'*abbé Fourmont*, professeur de syriaque au Collège de France, fut chargé d'aller recueillir en Grèce un certain nombre de manuscrits anciens. On fut obligé de le rappeler cinq ans plus tard, sous l'incuipation d'en avoir détruit un certain nombre par pure bêtise, autrement dit par excès de dévotion.

De Guignes (Joseph) (1721-1800).

Elève du précédent, Joseph de Guignes naquit à Pontoise. — Il a laissé une *Histoire générale des Huns, Turcs, Mongols et Tartares*, où la critique historique fait défaut, mais qui est remarquable par le nombre et l'érudition des recherches, la plupart très exactes : celles notamment où il établit que les caractères hébraïques et les lettres grecques dérivent de l'égyptien ; mais il se trompa en voulant attribuer la même origine à l'écriture chinoise. Il avait été induit en cette erreur par le travail, cité plus haut, de Fourmont l'aîné.

Guénée (Antoine) (1717-1800).

Originaire d'Etampes, Guénée fut membre de

l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Son nom est surtout resté connu par la publication d'un livre, assez souvent imprimé, et qui a pour titre : *Lettres de quelques Juifs portugais, allemands et polonais à M. de Voltaire*, avec un petit commentaire à l'usage d'un plus grand. Ces lettres sont écrites avec une habileté, dans le genre plaisant, presque égale à celle du maître. Voltaire y répondit par son écrit intitulé : *Un Chrétien contre six Juifs*.

Poinsinet de Sivry (Louis) (1733-1804).

Cet écrivain du XVIIIe siècle a composé des tragédies que le critique Palissot, son beau-frère, affirma être celles qui se rapprochaient le plus de celles de Racine. Malgré cette appréciation bienveillante, elles ne firent pas la fortune de leur auteur, qui la chercha en s'essayant un peu dans tous les genres : poésie légère, traduction d'Anacréon, traités de politique, recherches numismatiques, traductions de Pline, d'Aristophane et d'Horace, et enfin abrégé d'histoire romaine en vers. — Beaucoup d'essais, comme on voit, chez cet enfant de Versailles.

Richard (Louis-Claude) (1754-1824).

Ce botaniste était le fils d'un jardinier du Roi. Il refusa d'embrasser la carrière ecclésiastique, afin de pouvoir se consacrer exclusivement aux découvertes des sciences naturelles. Ayant obtenu pension sur la cassette royale, il se rendit, de 1781 à 1789, aux Antilles et dans la plupart des possessions françaises de l'Océan Atlantique ; il en revint avec de nombreuses et intéressantes collections. Abandonné pendant la Révolution, il fut signalé plus tard à l'atten-

tion du premier Consul, qui lui fit donner une chaire de botanique, et ne tarda pas à l'appeler à l'Institut. La plupart de ses travaux ont paru dans les Annales du Muséum. Richard a laissé la réputation d'un savant consciencieux, d'un observateur attentif, qui a fait beaucoup pour le progrès de la science à laquelle il s'était attaché.

Ducis (Jean-François) (1733-1816).

Le poète Ducis naquit à Versailles : il remplaça Voltaire à l'Académie française. C'est là son plus beau titre : son remarquable discours de réception en est un autre, mais ce ne sont pas les seuls.

D'une famille originaire de la Savoie, il conserva toute sa vie la plus grande simplicité dans son genre d'existence. Après avoir fait ses études au collège de Versailles, il entra, sous le maréchal de Belle-Isle, comme employé dans les bureaux de la guerre. Puis, à l'instar de tous les lettrés ou poètes du XVIII[e] siècle, il débuta par une tragédie qui n'obtint aucun succès. Ce fut alors qu'il se résolut à transporter sur la scène française ces imitations infidèles de Shakespeare, qui ont établi sa renommée parmi ses contemporains. Il fit jouer successivement *Hamlet*, *Roméo et Juliette*, *le roi Lear*, *Macbeth* et *Othello*. Cette dernière pièce, interprétée par Talma, obtint le succès le plus vif. Entre temps, il donna des imitations du théâtre grec et notamment des pièces de Sophocle.

Ducis ne prit et ne voulut prendre aucune part aux grands événements de son temps; aussi put-il traverser celui de la Révolution sans être inquiété. Napoléon, qui aimait son talent et qui estimait l'homme, eut l'idée de l'appeler au Sénat de l'Empire,

et, sur un premier refus, le désigna pour la Légion d'honneur. Ducis refusa de nouveau, invoquant la nature de son caractère et de ses idées. « Je suis, disait-il, catholique et républicain, poète et solitaire; ce sont là des éléments qui ne se peuvent concilier avec la recherche des faveurs et des places. » — Il ajoutait encore : « Il y a dans mon âme, douce par sa nature, quelque chose d'indompté qui voudrait briser, rien qu'à leur vue, les chaînes misérables de nos institutions humaines. » Il conserva jusqu'à la fin son naturel simple, composant de petites pièces de vers qu'il adressait successivement à sa maison, aux détails du paysage qui l'entourait.

Il est vrai que cette croix de la Légion d'honneur, que Ducis refusa de Napoléen I[er], il l'accepta plus tard de Louis XVIII; mais celui-ci, en regard de celui-là, faisait à Ducis l'effet d'un libérateur.

On voit, dans sa correspondance, qu'il avait pressenti, dès la rupture du traité d'Amiens, ce que l'ambition démesurée de Bonaparte allait coûter de liberté aux conquêtes de la Révolution et de sang à l'humanité. Il en conçut de l'aversion pour tout ce qui exalte la gloire des armes, à commencer par l'Iliade, l'ouvrage qu'il avait le plus aimé dans sa jeunesse. Quand il connut les résultats de la guerre, non par les récits des poètes, mais par ceux des militaires les plus braves et les plus sincères, il conclut que les conquérants doivent être rangés parmi les fléaux de l'humanité.

Sous le rapport du mérite littéraire, on doit à Ducis d'avoir popularisé en France le plus grand poète dramatique anglais, non pas en le dénaturant systématiquement, mais en se conformant au goût de son

temps. Ce goût se trouvait formulé par les vives critiques de Voltaire. Malgré le caractère incomplet de ses traductions, Ducis appréciait beaucoup mieux que Voltaire les grands côtés de Shakespeare, car il avait placé dans son cabinet de travail, entre les portraits de son père et de sa mère, le buste du grand William, et ne manquait pas, chaque année, à la Saint-Guillaume, de l'entourer d'un cadre de verdure.

Miot de Melito (André-François, comte) 1761-1841).

Miot de Melito naquit à Versailles. Entré fort jeune au service de l'administration militaire, il s'y trouvait commis principal de direction au début de la Révolution. En 1793, il fut nommé secrétaire général au département des affaires étrangères dont il reçut le portefeuille à la chute de Robespierre. En 1795, envoyé comme ministre plénipotentiaire de la République en Italie, il y traita supérieurement plusieurs affaires, mais se rendit suspect au Directoire par ses ménagements pour les comtesses de Provence et d'Artois. C'était au moment des menées royalistes à Paris. Se jugeant ou se croyant compromis, Miot se réfugia en Hollande, d'où Bonaparte, après le 18 brumaire, le fit revenir pour le nommer commissaire ordonnateur des guerres, membre du Conseil d'Etat lors de la création de ce corps, et lui confier la délicate mission de reviser la liste des émigrés. Miot prit ensuite une part active à la discussion des Codes. Sous l'Empire, Joseph Bonaparte, devenu roi de Naples, l'ayant attaché à sa personne, il le suivit, l'accompagna ensuite en Espagne et n'en revint qu'avec son protecteur.

A la Restauration, qui lui enleva tous ses emplois, Miot ne s'occupa plus exclusivement que de belles-lettres. Aussi entra-t-il à l'Académie des Inscriptions. On a de lui des traductions très estimées d'Hérodote et de Diodore de Sicile. — Ce sont ses *Mémoires particuliers*, publiés sous le second Empire, écrits d'un bon style et avec une impartialité louable, qui ont inauguré la série de ces publications de Mémoires sur le Consulat, l'Empire et la Restauration, qui n'ont cessé de paraître depuis. Ces Mémoires, en général, restent bien inférieurs à ceux du comte Miot de Melito.

De Jouy (Victor-Joseph-*Etienne*) (1764-1846).

De Jouy préluda, dans sa jeunesse aventureuse, aux exercices de la plume par celui de l'épée. Dès l'âge de 17 ans, il servait dans les troupes de la Guyane française. On le retrouve plus tard sous-lieutenant d'artillerie aux Indes orientales.

Rentré en France en 1790, il fut nommé capitaine à l'armée du Nord, y fit un chemin très rapide et se trouva comme adjudant général de Hoche à la prise de Furnes; mais, soupçonné et accusé de royalisme, il quitta l'armée pour se réfugier en Suisse. Il revint en France après la Terreur et renonça à la carrière militaire, où une destinée brillante l'attendait peut-être, afin de se consacrer exclusivement aux lettres.

Dès lors, il se montra d'une fécondité rare. Dans la disette d'écrivains due au système impérial, de Jouy put établir facilement sa réputation. La première Restauration trouva en lui un enthousiaste, et, en 1815, l'Académie française, se sentant plus libre, lui ouvrit ses portes. Toutefois, les exagérations de la Chambre

introuvable ne tardèrent pas à le jeter dans l'opposition libérale. Il combattit le Ministère avec assez de vivacité pour être l'objet de poursuites judiciaires; il s'attira même une condamnation à trois mois d'emprisonnement : aussi adhéra-t-il à la fameuse protestation qui amena la Révolution de Juillet. Nommé immédiatement, maire de Paris, il remplit ces fonctions jusqu'à l'avènement de Louis-Philippe. Le nouveau roi lui donna, quelques jours après, la charge de bibliothécaire du Louvre.

La réputation de M. de Jouy fut de son vivant très grande, moins en raison de son talent d'écrivain, remarquable cependant, qu'à cause de son esprit libéral et de la façon toute française dont il entendait et pratiquait l'opposition. Il s'essaya dans tous les genres, et favorisé par sa renommée de libéralisme, il obtint partout des succès. C'est ainsi que sa tragédie de *Sylla*, joué en 1824, eut quatre-vingts représentations, chiffre extraordinaire pour l'époque. Le caractère du principal personnage de cette œuvre est celui d'un Sylla prêtant à toutes les allusions contre Napoléon. Ces allusions, rendues par le grand tragédien Talma, furent pour beaucoup dans le succès de l'ouvrage.

M. de Jouy travailla aussi pour le genre comique et pour l'opéra. Il a laissé des comédies et des vaudevilles, presque tous représentés. C'est à lui que l'on doit les livrets de *Fernand Cortez*, musique de Spontini; *les Amazones*, musique de Méhul; *les Abencerages*, musique de Chérubini; *Moïse* et *Guillaume Tell*, musique de Rossini. Mais son bagage le plus méritant est représenté par la réunion de ses articles de journaux : *l'Ermite de la Chaussée*

d'Antin, qui fut lu non seulement en France, mais dans l'Europe entière.

C'est à propos de cet ouvrage, et à cause de la facilité de l'auteur à travailler dans tous les genres, que les contemporains de M. de Jouy ont cru pouvoir le comparer à Voltaire. Par analogie, l'on se plut à citer chez lui la poésie, la force et l'invention tragique en même temps que le tour d'esprit et la fine ironie. Comme poète et comme prosateur, il eut en effet de l'invention et de l'esprit, mais jamais ce style plein de force auquel a su s'élever Voltaire. Tandis que les observations philosophiques de celui-ci roulent sur le fond même de la nature humaine, celles de Jouy, qui charmaient tant ses contemporains, ne portent que sur les traits fugitifs de la vie extérieure, que l'on oublie devant ceux qui leur succèdent.

Néanmoins on ne saurait contester que M. de Jouy doit occuper une place très honorable parmi ceux qui ont été, de son temps et avec lui, les champions des idées libérales.

Geoffroy Saint-Hilaire (Etienne) (1772-1844).

L'une des gloires du Muséum d'histoire naturelle, et pour bien dire, une des gloires de la France, Geoffroy Saint-Hilaire appartenait à une famille honorable d'Etampes, qui a donné, dans le cours du XVIIIe siècle, trois membres à l'Académie des sciences. L'un d'eux, Etienne-François Saint-Hilaire, a eu son Eloge prononcé par Fontenelles, comme auteur de la Table des Affinités chimiques. Il y a des familles que l'on peut citer en exemple ; elles font honneur à notre pays.

Etienne Geoffroy fut d'abord destiné à la prêtrise,

mais le goût du jeune homme était ailleurs ; il supplia son père de le laisser s'inscrire parmi les élèves du Jardin des Plantes et du Collège de France. Il eut le bonheur d'entrer en rapports suivis avec le célèbre Haüy, et d'inspirer, par son ardeur pour la science, un grand sentiment de bienveillance à Daubenton. Ce maître se l'attacha en qualité de garde et démonstrateur de son cabinet.

Losque la Convention, par un décret que prépara Lakanal, créa douze chaires au Muséum, Geoffroy Saint-Hilaire en reçut une, comme *officier* du Jardin des Plantes. C'était celle de zoologie, et le titulaire avait à peine 21 ans. Dans la partie qui lui était dévolue, tout se trouvait à faire ; le jeune savant se mit à l'œuvre avec activité. En peu de temps, la ménagerie fut établie, et les collections, revues avec soin, se renouvelèrent ou se complétèrent. Grâce à lui, la science du temps reçut enfin son temple.

Au commencement de 1798, Berthollet vint un matin au Muséum dire à Saint-Hilaire : « Nous allons en Egypte ; Monge et moi serons vos compagnons, Bonaparte est notre général. » Confiant dans l'avenir que lui présageaient ces noms glorieux, Geoffroy quitta ses paisibles travaux et sa demeure si tranquille du Jardin des Plantes.

Cette expédition d'Egypte fut un des brillants épisodes de la carrière de Geoffroy Saint-Hilaire. On sait qu'elle se termina surtout à la gloire de la science française, mais ce que l'on sait moins, c'est que les richesses recueillies par la Commission scientifique seraient tombées aux mains des Anglais, sans la courageuse attitude de notre savant. En effet, l'article 16 de la capitulation signée par Menou les leur attri-

buait. La Commission, qui naturellement n'avait pas pris part à la convention militaire, ignorait ce qui la concernait. Quand elle l'apprit, elle en fut au désespoir, et se rendit près du général anglais. Celui-ci la reçut poliment, mais déclara que l'article qui la concernait serait exécuté comme tous les autres.

Ce fut alors, — dit un historien de l'expédition — que, par un élan courageux. une inspiration énergique, Geoffroy Saint-Hilaire sauva une partie que tout le monde considérait comme perdue : — « Non, « s'écria-t-il, nous n'y obéirons pas. Votre armée n'en- « tre que dans deux jours dans la place. Eh bien! « d'ici là, le sacrifice sera consommé. Nous brûlerons « nous-mêmes nos richesses ; mais comptez sur les « souvenirs de l'histoire : c'est vous qu'elle accusera, « c'est vous qui aurez brûlé une seconde bibliothèque « d'Alexandrie. »

La patriotique indignation de Saint-Hilaire produisit un effet magique. Le général anglais, vivement ému, se remémora la réprobation qui pèse encore, après douze siècles, sur la mémoire d'Omar. Il annula l'article 16 de la capitulation. Ce fut le dernier événement de l'Expédition d'Egypte, si brillante au début, si triste à la fin, mais qui, grâce à l'un de nos savants français, se termina au moins par un souvenir de gloire nationale.

Quand le premier Consul créa la Légion d'honneur, il dut se le rappeler, car le nom de Geoffroy figura sur sa première liste, et il le fit mander pour lui remettre lui-même cette croix, alors si enviée.

L'Expédition d'Egypte, en changeant le cours des travaux habituels de Geoffroy Saint-Hilaire, ne changea rien à la direction de ses idées. Dès avant son

départ, il avait entrevu, parmi les grandes questions de l'histoire naturelle, la fixation de la plus vaste et de la plus complexe qui puisse y être soulevée : celle de l'*Unité de composition organique*, laquelle a remplacé la doctrine de *l'Echelle des êtres*, admise alors universellement. Pourtant, la théorie qui allait faire école, se rattachait à l'idée de l'uniformité d'organisation indiquée par Newton dans son immortel livre de l'*Optique*, mais cette idée était tombée dans l'oubli jusqu'au jour où Laplace vint à l'Institut dire à son confrère Geoffroy : « Vous pensez entièrement comme Newton. »

Ce fut en 1806 que notre savant aborda, cette fois pour ne plus s'en écarter, la vérification scientifique le développement, la démonstration de ce qui jusque-là n'avait été chez lui qu'un pressentiment, une conviction personnelle et intime. Tel se présente, à partir de cette année 1806, l'invariable caractère de ses travaux, dirigés tous vers le même but avec une persévérance sans exemple peut-être dans l'histoire des sciences depuis l'immortel Kepler. Mais au moment où il poursuivait avec le plus d'ardeur ses recherches, il se vit appelé à reprendre la vie de voyageur à laquelle il croyait avoir dit pour jamais adieu.

Napoléon venait de proclamer la déchéance de la maison de Bragance, et Junot avait envahi et occupé le Portugal. L'honneur voulut qu'un naturaliste s'y rendît pour explorer des richesses scientifiques, vantées partout depuis longtemps. Les souvenirs de l'expédition d'Egypte désignaient Geoffroy Saint-Hilaire pour cette mission, que l'on étendit aux lettres et aux arts, en y attribuant des pouvoirs presque illimités. Geoffroy n'était pas homme à en abuser. Quand il

aurait pu facilement enrichir nos musées aux dépens du Portugal, il se posa pour règle de conduite cette maxime : Les sciences ne sont jamais en guerre.

Il voulut que sa mission, utile à la France, le fût également au Portugal. Il fit préparer plusieurs caisses d'objets d'histoire naturelle, et notamment de minéraux, destinés à remplacer dans les collections de Lisbonne les productions du Brésil, si rares alors et si précieuses, dont celles-ci étaient remplies. De plus, il détermina les espèces et introduisit dans toutes les collections qu'il y laissa un ordre méthodique inconnu jusque-là. Il trouva le moyen, par ces procédés, d'enrichir la France par le Portugal et le Portugal par la France. Aussi lorsque plus tard, en 1815, la France envahie pour la seconde fois eut la douleur de voir ses Musées dépouillés par les envahisseurs, le Portugal se tut et seul ne réclama rien.

Geoffroy Saint-Hilaire était à peine revenu et remonté dans sa chaire du Muséum, que le décret, établissant la Faculté des sciences de Paris, l'appelait à devenir le premier titulaire de la chaire de zoologie : il l'occupa paisiblement jusqu'en 1815.

Elu, aux Cents-Jours, représentant par ses concitoyens d'Etampes, il dut quitter la science pour la politique. A la seconde occupation de Paris, il fut l'un des énergiques députés qui, trouvant les portes de la Chambre fermées par un détachement prussien et voyant ainsi l'Assemblée dissoute par la force, se réunirent chez leur vice-président, afin de protester contre la violence exercée sur la représentation nationale. La crise passée, le citoyen courageux fit de nouveau place au savant : il se confina dans son cabinet de travail; c'est là qu'il pouvait le mieux

servir son pays. — Toutefois, quand éclata la Révolution de 1830, il ne put qu'y applaudir : il vit en elle, et ce fut sa propre expression, « le rétablissement de l'action interrompue de nos libertés nationales ». Mais plus il était sympathique à la Révolution de Juillet, plus il la voulait pure de tout excès, surtout d'un excès sanglant. Et ce fut lui qui cacha dans son domicile, du 31 juillet au 14 août, après la mise à sac du palais de Notre-Dame, l'archevêque de Paris, M. de Quelen, à qui on attribuait, avec raison d'ailleurs, d'avoir participé, en les conseillant, aux résolutions funestes qu'avait voulu prendre Charles X.

De 1815 à 1840, vingt-cinq années de la vie laborieuse du savant, de cette vie qu'il doublait par le travail de ses nuits, sont presque remplies par des études spéciales de zoologie, et trois ouvrages étendus, avec plus de soixante monographies ou notices, successivement publiés, sont les résultats de cette incessante activité. Dans les trois ouvrages précités, se trouve celui qui eut tant de retentissement dans la science : *Principes de la philosophie zoologique*.

La publication de cet ouvrage amena, entre Geoffroy Saint-Hilaire et le grand Cuvier, une polémique à laquelle s'associa l'Europe savante tout entière. Il y avait des années que les deux illustres professeurs ne se trouvaient plus en communauté d'idées; l'apparition du livre de Geoffroy donna entre eux le signal de la lutte. Ce fut Cuvier qui la commença, dans des leçons que reproduisit la presse. Geoffroy soutint brillamment l'attaque, et il l'emporta enfin dans la superbe exposition de ses théories sur l'Unité de composition organique, sur la Variabilité des espèces, sur la Succession des êtres organisés, et

enfin sur les Causes finales. D'un génie pleinement comparable à celui de son puissant adversaire, il joignait, de même que lui, à la profondeur synthétique du philosophe, une science incontestable d'anatomiste, ce qui lui permettait de ne rien avancer par hypothèse, mais d'affirmer en invoquant ou fournissant la preuve.

Après la mort presque soudaine de Cuvier, son ami Geoffroy Saint-Hilaire (il était resté son ami) reprit et continua ses travaux pendant huit ans encore, mais un jour fatal survint où il fut forcé de les interrompre. En 1840, un matin, l'illustre maître s'aperçut qu'il ne pouvait plus lire. Il était frappé par le plus grand malheur qui puisse s'abattre sur un naturaliste : il se trouvait aveugle. La cécité n'était point un mal inattendu pour lui. Atteint, pendant son séjour en Egypte, d'une ophtalmie violente, il était resté vingt-neuf jours privé de la lumière. Aussi disait-il souvent : « Je redeviendrai aveugle dans ma vieillesse. »

L'année suivante, en 1841, il quitta donc cette chaire du Muséum où il avait eu l'honneur d'inaugurer en France, quarante-sept ans auparavant, l'enseignement de la zoologie. Mais en renonçant à contribuer aux progrès de la science, il ne voulut pas renoncer à les suivre. Il se plaisait à assister, non seulement aux séances de l'Académie des sciences, mais souvent aussi aux leçons de ses collègues du Muséum. Qui n'eût été touché de le voir écouter, avec indulgence et attention, ceux qui autrefois l'écoutaient avec respect !

C'est ainsi qu'il se préparait à quitter cette terre où il avait passé, découvrant la vérité et pratiquant

le bien. Sa sénérité ne fut jamais troublée. Lui, d'un caractère naturellement si ardent et si vif, il supporta avec une inaltérable résignation toutes les infirmités que la vieillesse apportait avec elle, et c'est lui qui consolait les autres de ses souffrances. « Je suis aveugle, disait-il, mais je suis heureux! » Sur son lit de douleur, a écrit M. Dumas, toutes ses paroles respiraient la bienveillance et la satisfaction intérieure. Ses mains recherchaient toujours ses proches ou ses amis, pour les remercier et les bénir. — Son âme s'affaissait sans trouble, calme et souriante, et sa fin ressemblait au soir d'un beau jour.

Le 19 juin 1844, après avoir raconté aux siens que, pendant toute la nuit, il s'était promené dans les prairies et les bois des environs d'Etampes, théâtre de ses jeux d'enfance, Etienne Geoffroy Saint-Hilaire s'éteignit doucement, le sourire aux lèvres. Il avait un peu plus de 72 ans.

Sur la place du théâtre d'Etampes, sa ville natale, une statue de marbre, de magistrale exécution, a été érigée en 1857 avec le produit d'une souscription nationale. Jamais souscription de ce genre ne récompensa plus noble existence.

Rigault (A. Hippolyte) (1821-1868).

Né à Saint-Germain. A sa sortie de l'Ecole normale supérieure, il fut chargé de l'éducation de l'un des princes d'Orléans, et suivit, un moment, cette famille en Angleterre après le 14 février. Revenu en 1849, il débuta dans les lettres par une brillante étude sur la poésie lyrique latine, et devint, en 1853, à une époque particulièrement difficile pour les journalistes, rédacteur du *Journal des Débats*. Dans une

série d'articles intitulés : *les Jouets d'enfant*, *l'Exposition des sauvages*, il réussit à montrer comment il est possible de résister à l'arbitraire, quand il comprime l'intelligence, de présenter les pensées sérieuses sous des formes enjouées, et de quelle façon la critique, même la plus mordante, peut être dissimulée sous la variété des tons. Ayant achevé et soutenu sa thèse pour le doctorat, il fut nommé par le gouvernement impérial suppléant de la chaire de littérature au Collège de France et, quelque temps après, invité à choisir entre sa suppléance et sa rédaction aux *Débats*. Rigault n'hésita pas. Il renonça à la brillante carrière que l'on avait habilement ouverte devant lui, revint à son cher journal, et, donnant à ces commentaires futiles appelés *chroniques de quinzaine* un esprit nouveau, il y commença ces attrayantes revues où il sut si bien conserver le tact et la mesure, tout en s'attachant de plus en plus à la défense des traditions libérales. Il mourut avant que l'Académie française eût pu lui accorder un de ses fauteuils, ainsi qu'elle avait fait pour son brillant confrère Prévost-Paradol.

D. — ARTISTES, INVENTEURS, INDUSTRIELS

Robert de Luzarches.

Architecte du XIIIe siècle, Robert de Luzarches traça et dessina le plan de l'une des plus belles cathédrales de France : celle d'Amiens, dont il posa les

fondements en 1220. Il n'en vit pas achever la construction, mais il eut pour lui succéder Thomas de Cormont et son fils qui, n'ajoutant au plan primitif que les chapelles latérales de la nef, édifièrent cette œuvre merveilleuse que caractérisent à la fois l'unité de style, la régularité d'ensemble et l'harmonie des détails.

L'étude qu'ils ont pu faire, et qu'ils ont assurément faite de Notre-Dame d'Amiens a exercé la plus grande influence sur les architectes du moyen âge, et c'est avec raison qu'un de nos antiquaires a pu donner, aux cathédrales de Beauvais et de Mantes, de Bayonne et de Narbonne, et même à celle de Cologne, le nom de *filles de la cathédrale d'Amiens*.

La gloire de l'enfant de Luzarches, Robert, architecte de ce merveilleux édifice, n'est donc pas encore près de tomber en oubli.

Le Mercier (Jacques) (1595-1654).

Voici un génie de même genre. Enfant de Pontoise, Le Mercier s'exerça d'abord dans la gravure, mais ne tarda pas à s'adonner à l'architecture, où il acquit une grande et légitime réputation.

Richelieu lui ayant confié le soin d'achever le Louvre, notre architecte lui soumit un plan complet qui fut agréé, mais exécuté en partie seulement par la construction du pavillon de l'Ouest. Le Cardinal, ayant entrepris d'édifier la Sorbonne et de construire le Palais-Royal, chargea Le Mercier de ces travaux.

Après la mort du Cardinal, Le Mercier remplaça Mansart dans la direction de ceux du Val de Grâce, et fut appelé à construire l'Oratoire du Louvre. Il fournit aussi les plans de l'église Saint-Roch.

Outre ces grands et remarquables édifices, Lemercier a construit l'église de l'Annonciade à Tours, réédifié le château de Richelieu, et fait établir enfin l'escalier en fer qui se trouve au château de Fontainebleau, au fond de la cour du Cheval blanc.

Comme on le voit, cet architecte a été l'un des premiers de son siècle; il faut noter qu'il avait séjourné longuement à Rome, au temps de sa jeunesse, afin d'y étudier son art.

Oberkampf (Christophe-Philippe) (1738-1815).

Bien que d'origine allemande, le célèbre manufacturier, qui fit la fortune de la partie du département de Seine-et-Oise où il s'alla fixer, et qui créa l'une des branches de l'industrie française, mérite pleinement d'être admis au nombre des illustrations de Seine-et-Oise.

Il vint à Paris très jeune. Fils d'un teinturier qui s'était fixé en Suisse, à Arau, il apporta chez nous des connaissances acquises dans la maison paternelle, et inconnues dans notre pays, sur l'art de fabriquer les toiles peintes.

Cet art n'était pas nouveau; dans les temps antiques, les Egyptiens le connaissaient et l'appliquaient. L'introduction en France du procédé de fabrication fut un bienfait d'Oberkampf, qui non seulement le naturalisa, mais sut lui donner un degré de perfection supérieur à ce qu'on avait connu jusqu'à lui.

Ayant économisé un très modeste capital de quatre à cinq cents francs, il alla s'établir dans une petite maison de la vallée déserte de Jouy-en-Josas, où, tout seul, il exécuta le dessin, la gravure, l'impression

et la teinture de ses toiles. Ses travaux attirèrent la curiosité de la Cour de Versailles, qui mit à la mode les produits du jeune fabricant. De la Cour, cette mode s'étendit bientôt à la ville, à la province, et même à l'étranger. Dès lors, les commandes affluant, Oberkampf dut recruter des ouvriers. En trois années, le territoire désert de Jouy en reçut plus de quinze cents, qui s'y fixèrent définitivement.

Louis XVI, comme autrefois Louis XIV aux verriers de Rothau, envoya à l'artisan étranger des lettres de noblesse conçues en termes flatteurs, et qui lui conféraient, selon l'usage, le plein droit de cité ou la naturalisation. Le régime de la Terreur vint arrêter son œuvre, qu'il ne put reprendre que sous le Consulat; mais alors il la poursuivit avec une telle ardeur, que ses recherches pour la fabrication s'étendirent non seulement à l'Allemagne et à l'Angleterre, mais jusqu'à l'Inde, où il envoya des agents secrets pour y pénétrer le secret des vives couleurs. Aussi Napoléon, qui ne se trompait pas sur la valeur des hommes, voulut-il le faire entrer dans le Sénat du nouvel Empire. Le manufacturier de Jouy-en-Josas ayant décliné cet honneur, l'Empereur se rendit auprès de lui, et, détachant de sa poitrine sa propre croix, il décora Oberkampf en lui disant : « Tous les deux, Monsieur, nous faisons bonne guerre aux Anglais, mais c'est encore vous qui faites la meilleure. »

Le nouveau légionnaire, pénétré de reconnaissance, fonda la manufacture d'Essonnes, sur le modèle de laquelle on a, depuis, établi en France tous les établissements similaires.

Malheureusement, il eut à subir le contre-coup des revers de la période impériale; les invasions de 1814

et 1815 portèrent l'épée d'un vainqueur furieux jusque dans la vallée de Jouy. L'inaction et le chômage forcé s'établirent dans les vastes ateliers, et la population, qui en avait tiré son bien-être pendant près d'un demi-siècle, tomba dans le dénûment et la misère. Celui qui, pendant ce demi-siècle, avait été son bienfaiteur et son maître, ne put résister à ce spectacle : « Tout cela me tue, disait-il, j'aimerais mieux, d'ailleurs, n'y pas survivre. » Et en effet, le 4 octobre 1815, il expira, laissant dans l'âme de tous ceux qui l'avaient connu un souvenir qui allait jusqu'à la vénération.

Le Conseil municipal de Paris a voulu honorer la mémoire d'Oberkampf en donnant son nom l'une des grandes rues habitées par la population ouvrière.

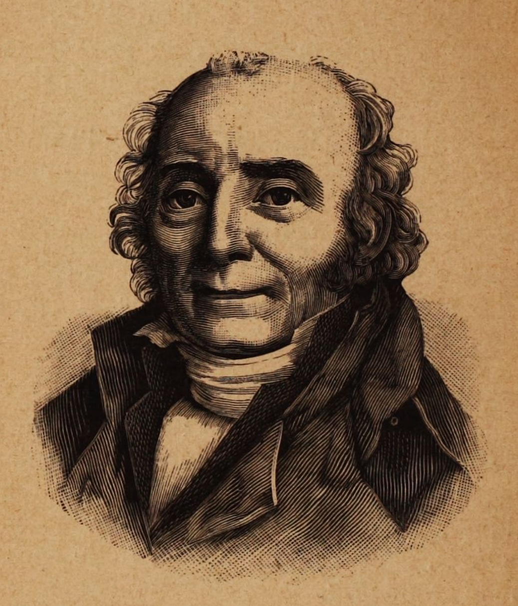
Houdon (Jean-Antoine) (1741-1828).

Houdon naquit à Versailles : il passe à juste titre pour le plus grand sculpteur du siècle dernier. Très avantageusement doué sous le rapport des facultés artistiques, il étudia la sculpture à l'École des Beaux-Arts, d'où il fut envoyé en Italie après avoir obtenu le grand prix.

Il y prolongea son séjour pendant dix ans, désireux qu'il était de s'initier complètement aux secrets de la sculpture antique et de la moderne. C'est à Rome qu'il produisit ses statues de *Saint Jean de Latran* et de *Saint Bruno*.

Revenu en France, avec la réputation que lui avaient acquise ces deux œuvres de premier ordre, il fut chargé d'exécuter les bustes de presque tous les hommes célèbres de son temps, ceux notamment de

Voltaire, de Rousseau, Buffon, Diderot, d'Alembert, Franklin et Molière. L'impératrice Catherine voulut également être représentée par son ciseau. Vers la fin du siècle, les Américains ayant résolu de consacrer, par un monument célèbre, la mémoire du libé-



rateur de leur patrie, Washington, firent demander au sculpteur français de venir à Philadelphie pour exécuter ce monument.

Houdon, à son retour en France, fut nommé professeur à l'Académie des Beaux-Arts. C'est alors qu'il exécuta, pour l'instruction de ses élèves, cette savante et patiente étude de l'*Ecorché*, qui montre à nu la structure musculaire du corps humain.

La partie du palais du Louvre édifiée par l'architecte Le Mercier, est consacrée de nos jours à la sculpture française. Là se trouve la *salle Houdon*, et l'on y voit tout ce que l'Etat possède du grand artiste : d'abord sa *Diane chasseresse*, considérée comme un des chefs-d'œuvre de la statuaire française, et, d'après un usage du temps, son morceau de réception à l'Académie des Beaux-Arts, *Morphée*, auquel, malheureusement, il manque une moitié de jambe.

Les bustes qui sont là représentent : *Voltaire* à son retour à Paris (84 ans); *J.-J. Rousseau*, *Diderot*, *l'abbé Aubert*, *Gluck*, *Buffon*, *Mirabeau*, *Washington* et *Franklin*. Ce dernier est véritablement admirable. — Outre le buste de Voltaire, Houdon a exécuté une statue du grand écrivain, dont l'original en plâtre est à la Bibliothèque nationale, et le marbre au foyer de la Comédie-française.

Kreutzer (Rodolphe) (1766-1831).

Né à Versailles et fils du maître de chapelle du Roi, Kreutzer étudia la musique sous la direction première de son père et cultiva le violon, sur lequel il acquit une supériorité qui le fit d'abord remarquer. Obéissant également à un goût prononcé pour la composition, il écrivit des partitions et mit en musique des romances dont la plus célèbre : *Lodoïska*, fut longtemps populaire. — Après la Révolution, il fut nommé maître de la chapelle impériale, fonction qu'il dut échanger, à la Restauration, contre celle de premier violon du Roi. Nommé, en 1817, chef d'orchestre à l'Opéra, il composa pour cette scène plusieurs ouvrages, dont *Aristippe* et *Pharamond*. Il

prit sa retraite en 1825, et composa dans la suite un autre opéra : *Mathilde*, qui, croyons-nous, n'a jamais été représenté.

Son frère, Auguste Kreutzer, fut également un violoniste distingué.

Duchesne (J.-B. Joseph) (1770-1856).

Peintre sur miniature et sur émail, Duchesne commença sa réputation sous le premier Empire, et fut nommé, sous la Restauration, peintre de la famille royale. Il fut chargé de continuer la célèbre galerie d'émaux commencée au Louvre par Petitot.

Ses miniatures sont remarquables par leur sentiment du naturel, qui les rend en quelque sorte vivantes. Sa peinture sur émail se distingue par sa finesse et son éclat.

Daguerre (Louis-Jacques Mandé) (1787-1851).

Daguerre se livra d'abord à la peinture de paysage, puis à la décoration théâtrale, dans laquelle il acquit une grande habileté. Il excella surtout dans certains effets que l'on a désignés sous le nom de *trompe-l'œil*, et fit ainsi réaliser de grands progrès à l'art décoratif. Doué d'une heureuse faculté imitative, il se réunit à Bouton, peintre non moins habile que lui, pour créer ensemble le *diorama*. Les deux artistes luttèrent de talent et d'intelligence pour produire des tableaux dont les effets donnaient une complète illusion et dépassaient tout ce qui avait été tenté jusqu'alors. On sait que le diorama constitue un tableau circulaire dont les toiles transparentes procurent au spectateur le charme d'une illusion complète. Malheureusement, l'œuvre des deux artistes fut,

quelques années plus tard, détruite par un incendie.

Daguerre s'était servi de toutes les ressources de la physique et de la chimie pour le genre de peinture dont il avait tiré le diorama. Ce même emploi de la chimie devait le conduire à *fixer les images*, à l'aide



de certaines substances, sur les surfaces métalliques polies avec soin. Cette idée était celle qu'avait conçue, depuis 1814, un savant : Nicéphore Niepce. Daguerre se mit en rapport avec lui. Après avoir reçu les communications de Niepce, il s'efforça de perfectionner son procédé, mais, n'y réussissant pas, il suivit ses propres inspirations et finit par découvrir le procédé du *daguerréotype*, qui devait immortaliser son nom. Les épreuves obtenues par ce procédé pré-

sentent une finesse admirable, que n'ont pas encore atteinte les procédés de la photographie actuelle; mais le miroité de la plaque est un inconvénient tel que l'on a dû y renoncer pour découvrir, par analogie, des procédés d'un perfectionnement plus facile et qui sont maintenant en usage. C'est, du reste, à tort que l'on a voulu contester à Daguerre le mérite de sa découverte. En effet, les recherches de Scheele, de Weldgwood et de Davy ne présentent que de longs tâtonnements, qui n'ont pas été couronnés par un acte de découverte.

Le gouvernement accorda, tant à Daguerre qu'aux héritiers de Niepce, qui mourut pendant les essais, une pension à titre de récompense nationale, ou plutôt de dédommagement pour l'abandon à l'industrie de leur procédé, qui est devenu la photographie de nos jours.

Daguerre se retira au village de Bry-sur-Marne, près de Paris, où il mourut le 17 juillet 1851.

Il a publié deux traités : en 1839, *Historique et Description du daguerréotype et du diorama*, et, en 1844 : *Nouveau moyen de préparer les plaques photographiques.*

Les photographes de New-York ont érigé un magnifique monument à sa mémoire; la Société libre des arts libéraux, qui le comptait parmi ses membres, lui fit élever un tombeau avec le concours de la commune de Bry.

Cormeille, son lieu de naissance, lui a érigé aussi un petit monument sur la place de l'Eglise.

Mornay (*Philippe* DU PLESSIS) (1549-1623).

Mornay naquit à Buhy, dans le Vexin français

(arrondissement de Pontoise). Il fit à Paris de brillantes études sur les langues savantes et sur la théologie catholique; mais, secrètement élevé par sa mère dans le calvinisme, il le professa ouvertement après la mort de son père.

Ce fut lui qui rédigea, en faveur des huguenots, le mémoire que Coligny présenta à Charles IX. Ayant échappé à la Saint-Barthélemy, il se réfugia en Angleterre. Il fut cependant nommé un peu plus tard gentilhomme de la chambre du duc d'Anjou, et, en 1575, il s'attacha au roi de Navarre, qui le nomma surintendant de ses finances. Il tint tête à la Ligue et, en 1589, s'empara de la personne du cardinal de Bourbon proclamé roi par elle. Il négocia la paix en 1592 avec le duc de Mayenne, et se prononça avec ardeur contre l'abjuration de Henri IV. Il continua néanmoins de servir ce prince avec fidélité, et fut employé à plusieurs négociations importantes, particulièrement à celle qui prépara la dissolution du mariage de Henri IV et de Marguerite de Valois.

Opposé à Sully qui, sous un même dehors austère, avait bien plus de souplesse dans l'esprit, Mornay finit par perdre la faveur de Henri IV. Il quitta la cour et se retira dans son gouvernement de Saumur.

En 1598, il publia un *Traité de l'institution de l'Eucharistie*, qui fut vivement attaqué par les docteurs catholiques et amena une conférence devant des arbitres désignés. La conférence eut lieu à Fontainebleau en 1600, en présence du Roi et d'une nombreuse assistance. Les actes de cette conférence furent publiés par ordre royal et on en trouve le récit dans les mémoires de Sully.

Mornay a publié en 1611 un livre intitulé *Mystère*

d'iniquité ou *Histoire de la papauté,* dans lequel il prétend que le Pape est l'antechrist. On a encore de lui un *Traité de la vérité de la religion chrétienne;* un *Discours sur le droit prétendu par ceux de la maison de Guise* ; des *Mémoires* et des *Lettres.* Il mourut en 1623. Considéré pendant plus de cinquante ans comme l'oracle du protestantisme, il fut appelé le *Pape des Huguenots.*

E. — HOMMES D'ÉTAT

Sully (Maximilien de Béthune, duc de) (1560-1641).

Presque compatriote du précédent, Sully originaire de Rosny, près Mantes, porta longtemps le titre de baron de ce nom. Calviniste renforcé, il fut dès la première heure le compagnon de Henri de Navarre. Il combattit à ses côtés dans les guerres dites de religion, et s'y distingua. Ayant épousé une riche héritière et réussi d'heureuses spéculations, il posséda d'assez bonne heure une fortune considérable. Henri de Navarre, devenu Henri IV, pensa qu'il ne pouvait mieux faire que de confier la direction des finances du Royaume à un homme qui avait su gouverner si bien ses propres affaires, et la suite lui donna raison. Le baron de Rosny fut nommé surintendant des finances en 1596.

Dans cette entreprise du relèvement des finances du Royaume, où, par suite de l'esprit de dilapidation, d'ignorance et de mauvais vouloir, qui a caractérisé

le règne des princes de la seconde branche des Valois, les obstacles étaient en quelque sorte sans nombre, Sully mit une volonté inflexible et une activité à toute épreuve au service de la pensée du Roi.

Premier ministre en fait, sous le nom de surintendant, il réforma et régularisa toute l'administration, dont il prit soin d'étudier lui-même la nature et le fonctionnement. Le dernier règne avait créé un déficit énorme pour le temps ; ce déficit s'était forcément accru par cinq années d'anarchie presque complète, et il menaçait de s'agrandir encore par les fortes sommes d'argent qu'exigeaient les chefs de la Ligue pour reconnaître le nouveau Roi en lui remettant les places ou les villes qu'ils se trouvaient posséder.

Sully pensa que la première chose était de réorganiser la perception de l'impôt, qui partout se faisait arbitrairement pour les imposés, et avec une perte de près des deux tiers pour le Trésor. Il en exigea l'arriéré, tout en s'efforçant d'apporter à le recouvrer une grande modération. Puis il appliqua ce recouvrement à combler une partie du déficit, ainsi qu'à négocier plus avantageusement, ayant désormais l'argent en caisse, le solde à payer aux anciens amis du duc de Mayenne ; il leur en emprunta ensuite ce qu'il put, moyennant intérêt, et jeta ainsi les bases du régime du crédit.

Ce faisant, il n'oubliait pas la réorganisation de l'armée, qui lui semblait indispensable au maintien de l'influence, en Europe, de la politique française. Il consacra des sommes considérables à remettre en état de défense les places fortes des frontières ; ayant la charge de grand maître de l'artillerie, et convaincu

de la supériorité de cette arme, il créa un arsenal comme on n'en avait pas vu jusqu'à lui, et le remplit d'un matériel qui eût certainement procuré la victoire à l'armée dont Henri IV allait prendre le commandement, au moment même de sa fin inattendue.

Mais le plus grand mérite de Sully est d'avoir protégé l'Agriculture. Il lui donna en l'encourageant avec un zèle inconnu jusqu'à lui, un essor également inconnu jusqu'à son époque. Toutes les parties de l'aménagement du sol : les eaux et les bois, le défrichement des terrains vagues, le desséchement des marais, devinrent l'objet, sur le domaine de l'Etat, de mesures qui provoquèrent de grands travaux particuliers.

Sully se montra beaucoup plus réservé pour ce qui touche à l'industrie, et surtout à l'industrie de luxe. C'est ainsi qu'il combattit la culture des vers à soie, préconisée par Henri IV qui dut lui imposer sur ce ce point sa volonté absolue.

Sully s'inclina, devant le désir formel de son roi et non seulement il n'apporta plus d'obstacles à l'établissement de la culture des vers à soic et des mûriers, mais il s'y prêta de telle façon qu'on lui en attribue tout le mérite, et qu'on ignore à cet égard son opposition primitive.

Quelque temps après la mort de Henri IV, Sully, témoin du désordre et de l'incurie de la Régence, et se sentant impuissant à y remédier, comprit que son rôle était fini. Il alla résider en Poitou, dont il avait le gouvernement, et il y vécut sur un grand pied jusqu'à sa mort, qui ne survint que trente ans après. Il n'en sortit qu'une seule fois, en 1634, appelé à la cour où le roi Louis XIII lui remit le bâton de ma-

réchal, mais il refusa de prendre aucune part aux événements du règne de ce prince.

On a de Sully, sous le nom d'*Economies royales*, de précieux mémoires, qui furent publiés pour la première fois en 1662. Ils sont rédigés sous une forme originale, Sully supposant qu'il écoute, en auditeur absolument silencieux, le récit de son existence et de ses actes, qui lui est fait par des secrétaires.

« Dans ses Mémoires, — dit un écrivain du siècle dernier, — en traçant les qualités morales que doit posséder l'homme d'État, il a tracé son portrait sans s'en apercevoir. On y voit la pureté des mœurs, l'éloignement du luxe, et ce courage stoïque qui dompte la nature, qui résiste à la volupté, qui se refuse à tout ce qui peut énerver l'âme. Sully avait adopté ces vertus par principe et par caractère. A la cour, il conserva l'antique frugalité des camps. Les riches eussent peut-être dédaigné sa table, mais les Du Guesclin et les Bayard seraient venus s'y asseoir à côté de lui. Le travail austère remplissait ses journées. Chaque portion de son temps était marquée pour chaque besoin de l'Etat. Chaque heure, en fuyant, portait son tribut à la Patrie. Ses délassements mêmes avaient je ne sais quoi de mâle et de sévère. C'était du repos sans indolence, et du plaisir sans mollesse. L'économie domestique l'avait formé à cette économie publique, qui devint le salut de l'Etat. Ses ennemis louèrent sa probité, et sa justice eût étonné un siècle de vertu. » (Thomas, *Eloge de Sully*.)

F. — ÉDUCATEURS ET PHILANTHROPES

L'abbé de l'Epée (Charles-Michel) (1712-1789).

Destiné d'abord au barreau, Ch. Michel de l'Épée se livra à l'étude du droit qu'il ne tarda pas à abandonner pour entrer dans les ordres. Obstiné janséniste, il refusa de signer le formulaire de l'archevêque de Paris; celui-ci ne voulut pas lui conférer la prêtrise, qu'il reçut de l'évêque de Troyes, neveu de Bossuet.

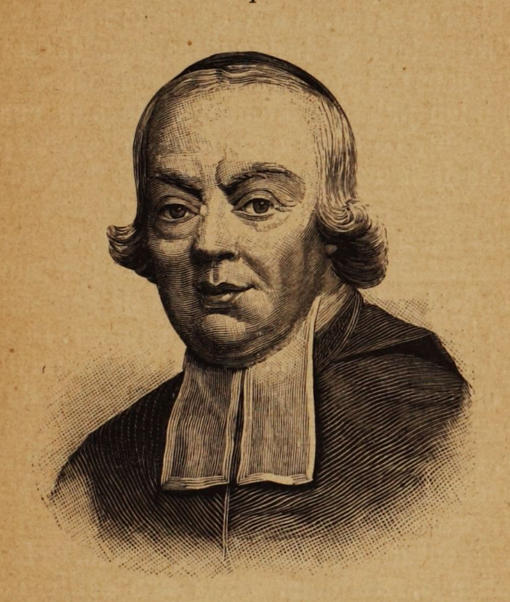
Le hasard le conduisit un jour dans le réduit d'une pauvre femme où il trouva deux petites filles sourdes-muettes dont l'éducation avait été commencée par un prêtre qui venait de mourir. Il prit à tâche de continuer cette œuvre, ce qui décida de sa vocation et donna un apôtre et un père aux sourds-muets.

Ayant observé que les mots qui composent les langues humaines *n'ont qu'un lien arbitraire et de pure convention avec les idées qu'ils représentent*, il en conclut que l'idée se pourrait lier aussi bien à tout autre signe, à un geste, par exemple, qui en serait comme le mot, le véhicule et l'expression; l'œil remplacerait l'oreille qui manque au sourd-muet : c'était une anticipation de la télégraphie aérienne appliquée par des instruments vivants.

Dès le XV[e] siècle, on avait bien essayé de donner aux malheureux sourds-muets quelques éléments d'instruction, en substituant à la parole des mouvements de doigts; mais, privée des moyens d'action et

de développement que lui refusaient les préjugés ou la dureté d'esprit de ce temps, cette excellente idée était restée languissante pendant plus de deux cents ans.

Esprit méditatif autant qu'inventif, l'abbé de l'Epée



commença par recueillir avec soin tous les signes établis déjà; il en ajouta de nouveaux en assez grand nombre, établit entre eux des rapports naturels et réguliers, et fonda enfin, sur des principes étudiés, l'art de comprendre et de se faire comprendre, dont les sourds-muets se trouvaient privés.

Sa méthode établie, notre philanthrope voulut la mettre en pratique. Il recueille, dans son petit

appartement de la rue des Moulins, tous les sourds-muets qu'il peut découvrir. Il les instruit et les entretient pour la plupart. Il en a bientôt quatre-vingts. Il multiplie les sacrifices et les privations. Il suffit à tout, rognant chaque jour sur sa propre subsistance et passant l'hiver sans feu. Il ouvre bientôt un second asile rue d'Argenteuil et trois autres pour les sourdes-muettes dans différents quartiers de Paris.

L'opinion publique s'émeut enfin à la vue de ce dévouement. La foule accourt aux exercices publics auxquels il la convie : les élèves du bon de l'Epée sont applaudis, embrassés, couronnés de lauriers et acclamés par elle. Autant, jusqu'alors, on avait pris de précautions pour ne jamais présenter aux yeux de la société ces pauvres infirmes de naissance, autant on les recherchait pour les admirer. La czarine Catherine II, l'empereur Joseph II, émerveillés des récits qui leur en venaient, firent à l'abbé de l'Epée les offres les plus brillantes. Celui-ci ne voulut accepter, dans son désintéressement, qu'un sourd-muet de chacun de ces souverains pour en former leur premier Instituteur.

Il se fit ensuite des disciples en Suisse, en Espagne, en Hollande, à Rome. Dans une sollicitude qui devenait universelle, il eut la patience d'apprendre seul, pour ses sourds-muets, plusieurs langues. Il forma surtout le plus célèbre de ses disciples, l'abbé Sicard, qui fut son successeur.

Sentant sa fin approcher, il craignit que son œuvre, personnelle et isolée, ne vînt à disparaître ; il chercha à lui assurer quelque puissante protection. Il obtint du duc de Penthièvre qu'il la recommandât à la famille royale. Marie-Antoinette alla visiter les humbles

asiles. Louis XVI accorda ensuite pour les sourds-muets les vastes bâtiments des Célestins, avec une dotation annuelle de 6.000 livres. Le grand homme de bien s'y installa avec ses disciples ; la mort vint l'y ravir à son œuvre, le 23 décembre 1789, entouré de ses élèves et d'une nombreuse assistance. Il fut inhumé à Saint-Roch dans une chapelle où l'on voit sa pierre tombale constamment décorée de fleurs.

Ses funérailles furent honorées par une députation de l'Assemblée nationale. Le 21 juillet 1791, l'Assemblée constituante déclara nationale l'institution de l'abbé de l'Epée, et le plaça lui-même au nombre des citoyens qui ont bien mérité de la patrie et de l'humanité

L'abbé de l'Epée a publié en 1784 un ouvrage anonyme dans lequel il expose sa méthode : *Instruction des sourds-muets de naissance par la voie des signes méthodiques*, ou, comme porte la 2e édition : *La véritable manière d'instruire les sourds-muets, confirmée par une longue expérience*. Il a, en outre, fait imprimer un *recueil d'exercices* ainsi que des *lettres* sur son art écrites à un ami.

Mais sa méthode n'était point exclusive et ne se bornait pas au langage des gestes. Il se servait de la *dactylologie*, reproduction par les doigts de chaque lettre de l'alphabet; il conseillait l'*articulation artificielle*, résultat obtenu par la reproduction des sons de la parole, par l'inspection et l'imitation des mouvements des organes qui les produisent. Ces derniers moyens n'étaient alors pour lui que des accessoires de la méthode.

Né à Versailles, l'abbé de l'Épée a sa statue sur l'une des places de cette ville.

Quesnay (François) (1694-1774).

Ce précurseur de la science économique est originaire du canton de Montfort-l'Amaury. Sa première vocation l'appelant vers la chirurgie, il vint l'étudier à Paris. Après s'être établi d'abord à Mantes, où il publia des mémoires très remarqués concernant cet art, il fut rappelé à Paris comme secrétaire perpétuel de l'Académie de chirurgie. Choisi comme chirurgien de la famille royale, il se vit obligé de renoncer à sa profession, mais s'étant concilié l'amitié de Mme de Pompadour, il dut au crédit de cette dernière d'être nommé médecin particulier de Louis XV.

Cette fonction lui laissant beaucoup de loisirs, Quesnay se rappela qu'il était né à la campagne et qu'il y avait été élevé. Comme il en avait gardé bon souvenir et qu'il avait été témoin de nombreuses disettes, il résolut de remettre l'agriculture en honneur. Il débuta dans sa carrière d'écrivain économiste, assez nouvelle pour lui, et très nouvelle pour son temps, par des articles qu'il fournit aux journaux de physique, de chimie et d'agriculture. Puis il s'occupa longuement de la question des grains dans l'*Encyclopédie*.

Dans ce monument célèbre que tenta d'élever à l'esprit humain l'esprit philosophique du XVIIIe siècle, Quesnay put exposer successivement ses vues sur la science, inconnue jusqu'à lui, de l'économie politique. Toute une école d'adeptes ne tarda pas à se former sous son impulsion et celle du comte de Mirabeau (père de l'orateur) qui publia, en 1764, de concert avec Quesnay, son livre de l'*Economie rurale*.

Quatre ans plus tard, Quesnay, que couvraient ses

très hautes protections, put faire paraître en toute liberté son ouvrage capital : *La Physiocratie ou Constitution naturelle des Gouvernements.* Le système économique exposé dans cet ouvrage se résume en cette formule : « La terre est la source de tous les biens qui sont dans le monde; elle produit tout et elle absorbe tout, pour tout rendre. »

On a reproché à Quesnay de n'avoir pas tenu suffisamment compte de tous les éléments qui aident en dehors de l'agriculture aux progrès de l'humanité. En effet, dans l'agriculture, unique occupation de l'homme, le même s'occupe de tout à la fois : de la culture de la terre, de l'élevage du bétail, du tissage des laines; il opère ensuite un échange de son excédent avec celui qui s'occupe de son côté d'une occupation primitive, la chasse et la pêche. Mais quand les échanges sont d'autre nature et que le cercle va en s'agrandissant, l'industrie manufacturière en sort et marque promptement toute la différence qui la sépare de la simple industrie agricole. Puis, comme les échanges en viennent à s'opérer tous les jours, on voit naître le commerce, qui ne tarde pas à nécessiter l'emploi du moyen par excellence des échanges : la monnaie. Enfin, l'industrie développant toutes ses branches, les rapports de tous les facteurs de ces branches constituent en se multipliant et se pondérant, ce que l'on nomme : l'harmonie industrielle.

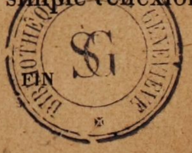
Les disciples de Quesnay ont été désignés sous le nom de physiocrates, pour ce motif qu'ils plaçaient dans le sol, suivant la leçon du maître, toute la puissance productive. Ceux qui sont venus après eux ont dû signaler cette erreur et démontrer que, quelle

que soit l'importance de l'Agriculture, il ne faut pourtant pas la considérer comme le seul élément, le seul moteur stimulant de la vie sociale. Elle en est le premier, en effet, mais qui dit premier ne dit pas pour cela unique. Ainsi est-ce avec raison que la science économique actuelle a défini trois grands éléments de production ou trois sources de richesses : *la Terre*, sous sa forme naturelle; *le Travail* et *le Capital*, sous leurs diverses formes sociales.

Quant au maître lui-même, à Quesnay, ainsi que nous l'avons dit, son esprit avait été frappé par la facilité de la disette à son époque. Malgré l'erreur où l'avait entraîné cette idée, il ne faut pas moins le tenir pour le précurseur de l'Economie politique. C'était, du reste, un homme à l'esprit méditatif, et qui, malgré son heureuse position à la Cour, sentait et reconnaissait admirablement les mauvais côtés de l'absolutisme.

Mme du Hausset, femme de chambre de Mme de Pompadour, raconte en ses Mémoires que Quesnay lui disait un jour en parlant de Louis XV : « C'est un homme que je ne puis pas voir sans frissonner. — Et pourquoi donc? — Parce que je pense toujours que, s'il le voulait, il me ferait tomber la tête des épaules... — Vous êtes fou, Quesnay; le Roi est si bon! — Sans doute; *mais s'il ne l'était pas!!* »

Tout ce que renferme de supportable ou de mauvais, dans les temps passés, l'histoire de l'absolutisme, éclate dans cette simple réflexion.



E. DENTU, ÉDITEUR
CUREL, GOUGIS ET Cie, SUCCESSEURS
3 ET 5, PLACE DE VALOIS PARIS,

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES OUVRAGES RECOMMANDÉS
POUR LIVRES DE PRIX, BIBLIOTHÈQUES DE CLASSE ET DE FAMILLE

TITRE DE L'OUVRAGE	AUTEUR	FORMAT	PRIX FORT	PRIX NET
Carnot.	Ed. Bonnal	in-8° . . .	7 50	
Histoire de l'imagerie populaire.	Champfleury. . . .	in-18 ill. .	5 »	
Histoire de la caricature antique.	Champfleury . . .	—	5 »	
Histoire de la caricature au moyen âge.	Champfleury . . .	—	5 »	
Histoire de la caricature sous la réforme.	Champfleury . . .	—	5 »	
Histoire de la caricature sous la république.	Champfleury . . .	—	5 »	
Histoire de la caricature moderne.	Champfleury . . .	—	5 »	
Histoire des faïences patriotiques.	Champfleury . . .	—	5 »	
Aventure d'un chien de chasse.	De Cherville. . . .	in-32. . .	1 »	
Contes d'un buveur de cidre.	—	—	1 »	
Siège de Bitche.	A. Dalsème	in-18 ill. .	2 »	
Robert Helmont.	A. Daudet.	in-8° ill. .	10 »	
Les Mirabeau, 5 vol. . . . . . (Couronné par l'Académie).	de Loménie	in-8° . . .	37 50	
Voyages à travers l'Algérie. .	Georges Robert. .	—	20 »	
Alexandre III	Flourens.	in-8° ill. .	10 »	
La Guerre sous l'Eau.	G. Le Faure	—	6 »	

TITRE DE L'OUVRAGE	AUTEUR	FORMAT	PRIX FORT	PRIX NET
Les Robinsons Lunaires . . .	G. Le Faure	in-8° ill. .	6 »	
Cœur de Soldat	G. Le Faure	—	6 »	
Fils de l'Océan	Louis Mainard. . .	—	6 »	
Sans famille, 2 vol. . . . . (Couronné par l'Académie).	H. Malot.	in-8° écu.	10 »	
L'Esprit des bêtes.	Toussenel	in-8° . . .	7 »	
Le monde des oiseaux, 3 vol.	Toussenel	—	21 »	
Sur la Loire	M^ce Bois	in-8° . . .	6 »	
Les jeux et les jouets.	Ed. Fournier . . .	in-18 elz.	5 »	
Excursion du Petit Poucet dans le corps humain . . .	Dr Galopin. . . .	in-16 . . .	3 50	
Nouvelle cuisine bourgeoise (Pour jeunes filles)	Urb. Dubois. . . .	gr. in-18.	3 50	
Ecole des Cuisinières.	Urb. Dubois. . . .	in-8° ill. .	7 »	
Cuisine de tous les pays . . .	Urb. Dubois	—	15 »	
La Cuisine classique, 2 vol. .	Urb. Dubois. . . .	in-4° ill. .	40 »	
La Cuisine artistique, 2 vol.	Urb. Dubois	—	25 »	
La Cuisine d'aujourd'hui. . .	Urb. Dubois	in-8° ill. .	12 »	
Le Million du Père Raclot. . (Couronné par l'Académie).	E. Richebourg. . .	in-18j. ill.	3 50	
Lettres d'un chien errant. . .	Magnier	in-8° ill. .	10 »	
Cages et volières	Fulbert Dumonteil.	in-18 jés.	3 50	
Les Mille et une Nuits	L. Mainard	—	3 50	
Romans d'autrefois.	Wissemans.	—	3 50	
La Vie artistique	Geffroy	in-18 rai.	5 »	
Tout seul	Vincent	in-18 jés.	3 50	
Cœur de Père	Vincent		3 50	
Sauveteur	P. Maël		3 50	
Le Torpilleur 29.	P. Maël	in-18j. ill.	3 50	
Sentiers verts et Prés fleuris.	Adrien Pagès . . .	in-18 jés.	3 50	
Moune. . . . . (Couronné par l'Académie).	Jean Rameau. . .	in-18 jés.	3 50	

SOUS PRESSE : *Galerie Française :* **Nos Grands Hommes**, un volume illustré par département